



2700 KMS EN EUROPE

L'AUTOMNE À VÉLO

JONAS VERHAEGHE

Belgium "my country"

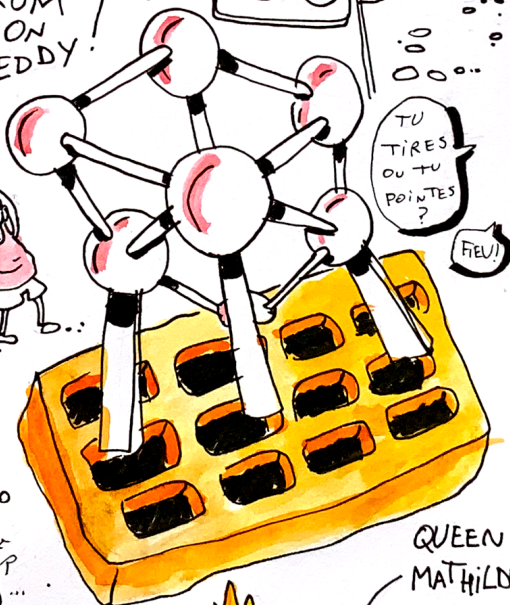
FRIT
KOT



EDEEEEN

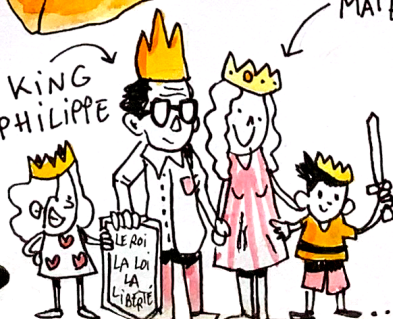
HAZARD !!!

KOM
ON
EDDY!



KING
PHILIPPE

QUEEN
MATHILDE



Pourquoi je pars ? *

Il y a quelques années, j'ai découvert Stefan Sagmeister, un graphiste d'origine autrichienne absolument brillant. Non content de présenter une oeuvre créative et inspirante, il propose un rythme de vie assez décalé : tous les sept ans, il prend une année sabbatique pour renouveler son imaginaire et découvrir des nouvelles cultures autant que de nouvelles personnes. Cette volonté de constamment se remettre en question, de ne pas s'accrocher trop durablement à ce qui nous réussit habite mon existence depuis longtemps.

J'ai peur de rouiller.

Et plus que tout, j'aime la rencontre, l'imprévu et tout ce qui m'apprend quelque chose de l'autre et de moi-même.

Je ne veux pas être résumé à une fonction, un travail ou un lieu, je veux assumer toutes les envies qui tourbillonnent dans ma tête. J'ai la conviction que nous sommes tissés de milles fils multicolores, comme une pelote arc-en-ciel dont on peine souvent à démêler les lacets.

Ces fils me tirent dans tous les sens et comme tout le monde, j'ai longtemps pris garde de n'en suivre que l'un ou l'autre, par peur de me perdre ou de devoir faire demi-tour.

Mais cette année, j'ai décidé d'en tirer un nouveau : je serais vagabond !

J'ai toujours eu en moi le rêve de l'aventurier et de prendre la route vers l'inconnu.

Alors, tandis que le monde tourne encore au ralenti, que le doute semble grignoter chaque jour le coeur des hommes, j'ai choisi d'enfourcher mon vélo et d'aller voir ailleurs ce qu'il peut se passer.

Rien d'extraordinaire, un voyage de quelques mois et en tête, un objectif plus flou que fou : rejoindra la Moldavie et les terres de mon arrière-grand-mère.

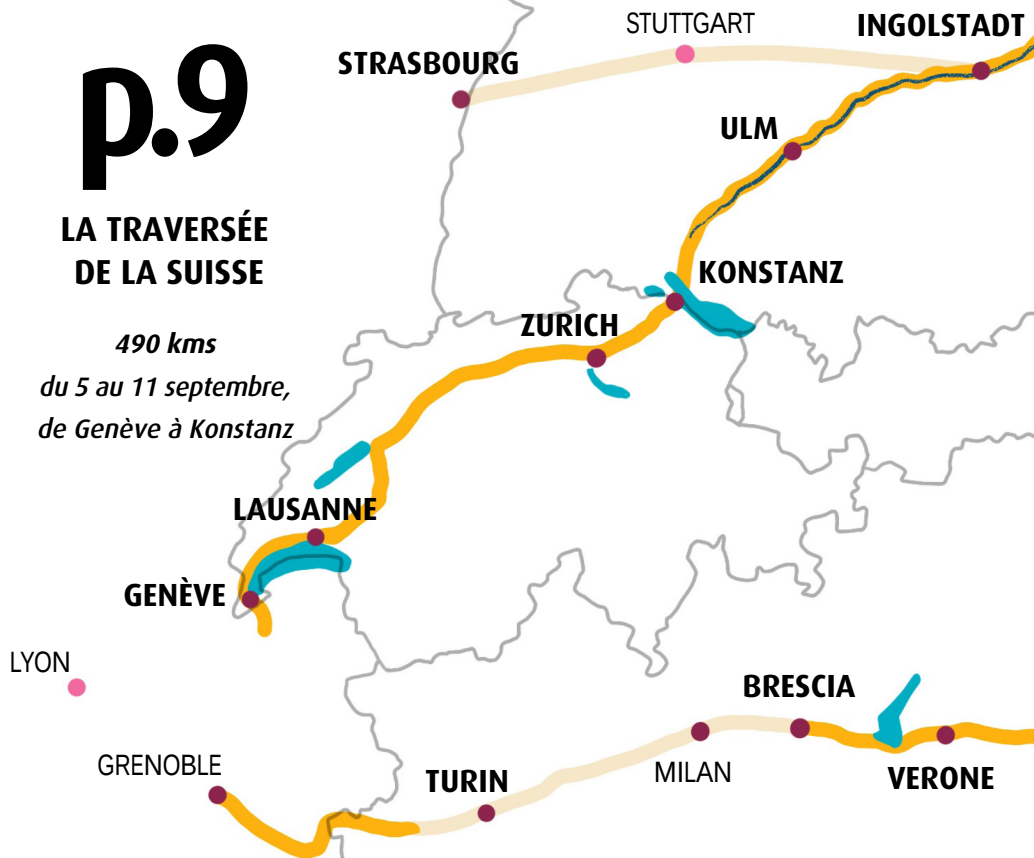
Je pars samedi 4 septembre accompagné par quelques amis pour les premiers kilomètres, je m'en vais traverser la Suisse avant de rejoindre les sources du Danube que je suivrai jusqu'à la Mer Noire.

** Durant mon voyage, je postais régulièrement des nouvelles à mes amis. J'ai choisi de retranscrire ces cartes postales numériques entre les chapitres du récit. C'est deux styles assez différents et pour plus de lisibilité, j'ai utilisé une autre police pour marquer la distinction.*

p.9

LA TRAVERSÉE DE LA SUISSE

490 kms
du 5 au 11 septembre,
de Genève à Konstanz



p.23

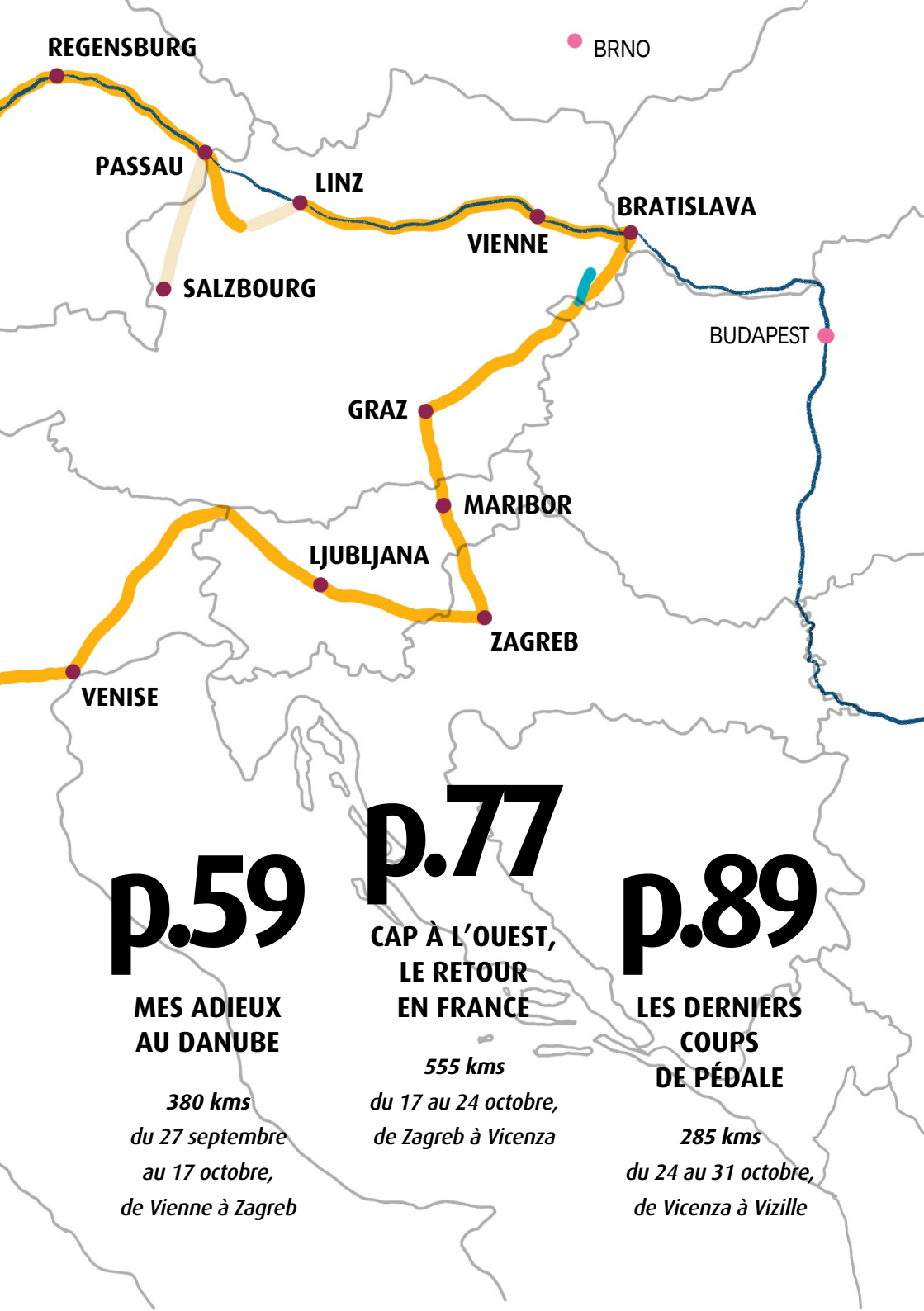
LES ORAGES ALLEMANDS

590 kms
du 11 au 18 septembre,
de Konstanz à Passau
[90 kms de Strasbourg
au Mont Saint Odile]

p.39

L'AUTRICHE DE LONG EN LARGE

400 kms
du 21 au 27 septembre,
de Passau à Vienne



p.59

**MES ADIEUX
AU DANUBE**

*380 kms
du 27 septembre
au 17 octobre,
de Vienne à Zagreb*

p.77

**CAP À L'OUEST,
LE RETOUR
EN FRANCE**

*555 kms
du 17 au 24 octobre,
de Zagreb à Vicenza*

p.89

**LES DERNIERS
COUPS
DE PÉDALE**

*285 kms
du 24 au 31 octobre,
de Vicenza à Vizille*



DÉPART MASSE D'AMBIY

LE PORT

BIVOUAC

LA TRAVERSÉE DE SUISSE

483 KMS

de Genève à Konstanz

ZURICH



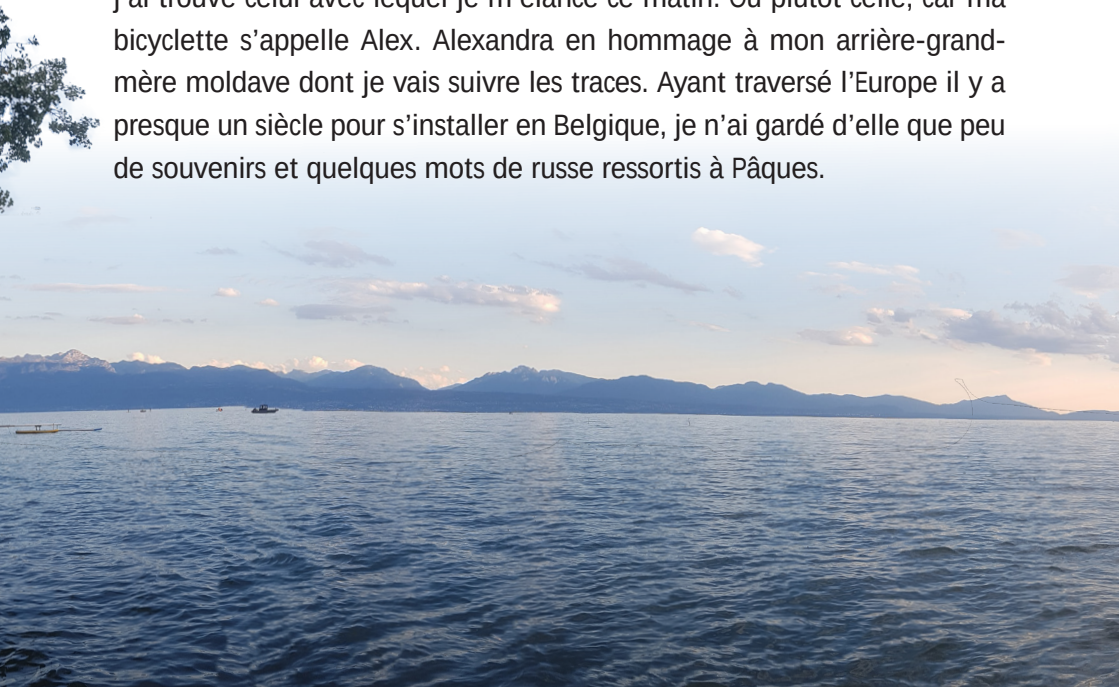
1

LA TRAVERSÉE DE LA SUISSE

*490 kms du 5 au 11 septembre,
de Genève à Konstanz*

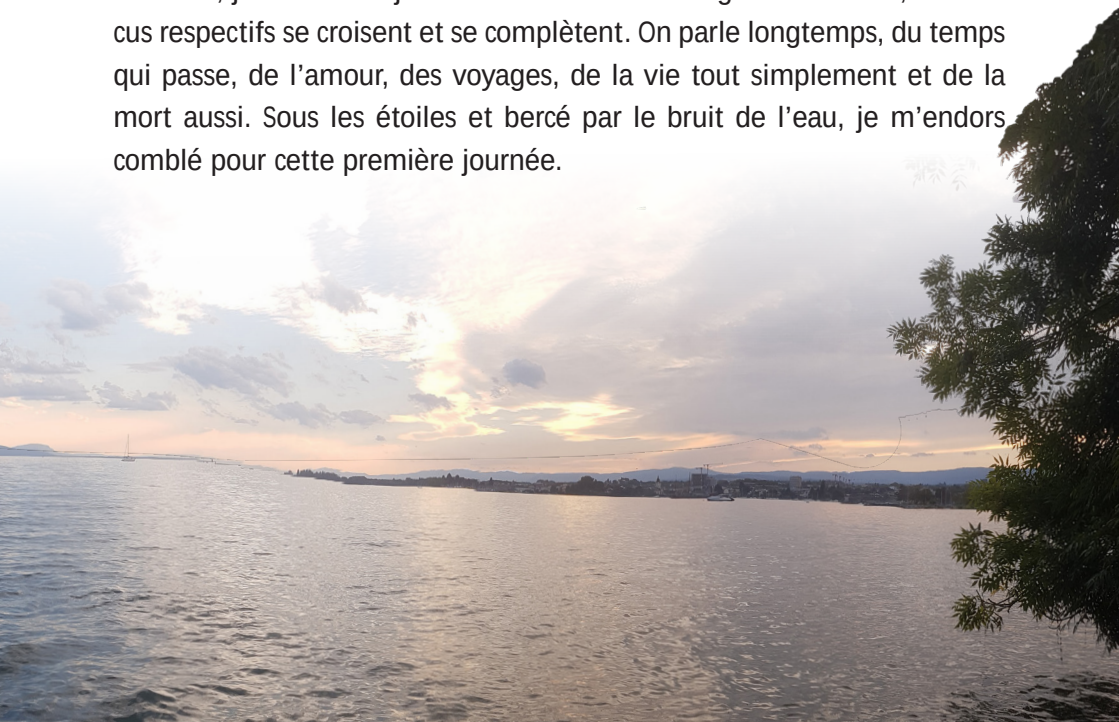
Driiing, driiiing, driiiing !

Dans ma poche, le téléphone sonne. Il est sept heures cinquante, nous sommes en chemin pour le gymnase d'Ambilly où j'ai donné rendez-vous à quelques amis. Au bout du fil, c'est Wozdat, il est en panique. « *T'es où mec? Je suis déjà là moi.* » Il avait compris que le départ était à huit heures, alors que j'avais simplement prévu de commencer le petit déjeuner à cette heure-là avant de prendre la route deux heures plus tard. Le voilà rassuré quand il nous voit arriver quelques minutes après, munis de viennoiseries pour bien commencer le trajet. Le ciel azur et le soleil lumineux laissent présager le meilleur. De nombreux amis passent me dire bonjour et l'ambiance est joviale sur le parvis du gymnase où j'ai travaillé ces cinq dernières années. Petit clin d'œil quand on voit arriver le cours de vélo de l'association locale qui œuvre pour le développement du cyclisme dans l'agglomération. « En ville à vélo » a un atelier à Ambilly et pour une modique cotisation annuelle, chacun peut utiliser les nombreux outils tout en bénéficiant des conseils de passionnés de la petite reine. De plus, on peut y acheter un vélo d'occasion entièrement révisé et c'est là que j'ai trouvé celui avec lequel je m'élance ce matin. Ou plutôt celle, car ma bicyclette s'appelle Alex. Alexandra en hommage à mon arrière-grand-mère moldave dont je vais suivre les traces. Ayant traversé l'Europe il y a presque un siècle pour s'installer en Belgique, je n'ai gardé d'elle que peu de souvenirs et quelques mots de russe ressortis à Pâques.



S'il me fallait un prétexte pour mettre les voiles, le voilà tout trouvé. J'irai, en longeant le Danube, jusqu'à la mer Noire pour retrouver la Moldavie et découvrir ce pays dont personne ne connaît même la capitale. En attendant, les quelques apprentis cyclistes reprennent leur route et je ferme mes sacoches pour quitter Ambilly et passer la frontière en empruntant la superbe Voie Verte qui relie la Haute Savoie au lac Léman. Chisinau. C'est Chisinau la capitale de la Moldavie et à ce moment du voyage, je n'ose pas encore imaginer y arriver dans trois mois.

Pour les premiers kilomètres, je suis accompagné de plusieurs amis. Yves et Camille viendront jusqu'à Genève et on se baignera une première fois dans l'eau cristalline de la cité helvète. Ensuite, c'est un trio improbable formé avec mes amis Valérie et Jean-Noël, rencontrés cet été à l'AlterTour. Jean-No a des fourmis dans les jambes et, du haut de ses soixante-dix-huit printemps, il donne un rythme soutenu à nos premiers kilomètres qui s'enfilent sous le soleil. Après une après-midi magnifique, on se pose à Morges pour un bivouac au clair de lune. Avec mes trente-trois ans, je suis le benjamin du trio et nos échanges sont riches, nos vécus respectifs se croisent et se complètent. On parle longtemps, du temps qui passe, de l'amour, des voyages, de la vie tout simplement et de la mort aussi. Sous les étoiles et bercé par le bruit de l'eau, je m'endors comblé pour cette première journée.

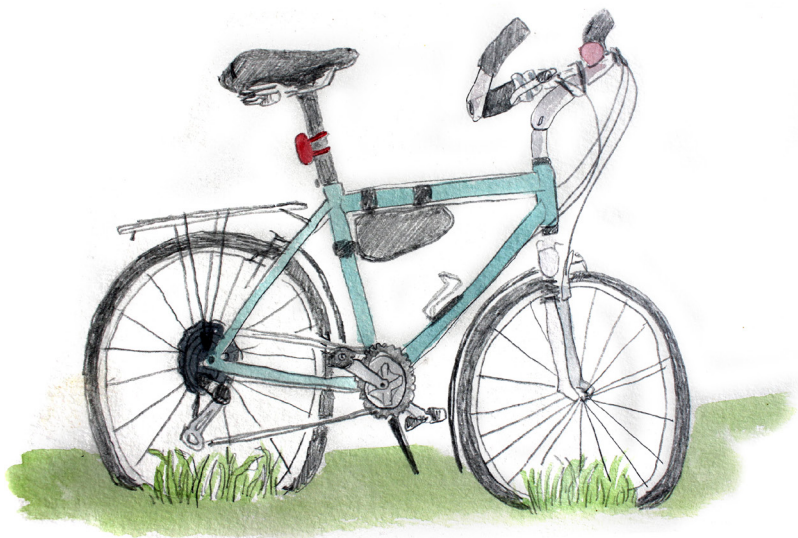


Ce n'est que le troisième jour que je m'élancerai seul après avoir dit adieu à mes compagnons de route ainsi qu'à Sacha et Anaïs qui nous avaient accueilli dans leur bus aménagé la nuit précédente. Je me dirige à l'est toute, faisant fi du vent et des bosses qui ne manqueront pas de pimenter ma traversée de la Suisse. J'ai choisi de traverser le pays en empruntant la Route Mittelland qui est tracée de Lausanne à Romanshorn le long du lac de Konstanz. Les trois cent septante-cinq kilomètres de l'itinéraire sont parfaitement balisés et proposent des difficultés tout à fait abordables.

À cette époque de l'année, les champs débordent de légumes et les fruits tombés se ramassent à la pelle au pied des arbres. C'est au nez que je découvre les cultures avant même de les voir. Courges, carottes, oignons et surtout le cannabis, qui est ici cultivé légalement sous sa forme de CBD, sont sur ma route. Face à ces champs opulents, je ne peux pas manquer de constater à quel point la nature est généreuse et nous offre très largement de quoi remplir nos assiettes.

Notre époque a de ceci de formidable qu'elle permet de connecter les gens à une vieillesse jamais approchée dans l'histoire.





Je poste des nouvelles sur internet et on me propose tantôt une amie, tantôt un cousin qui pourrait m'accueillir sur mon itinéraire. Pour ce soir-là, c'est Marie, la sœur d'une amie, qui m'ouvre les portes de sa colocation sur les hauteurs de Fribourg. Juchée sur les collines surplombant la Sarine, Fribourg est une jolie ville moderne qui, à ce moment, semble affronter le coronavirus avec détachement et loin de la crise française que j'ai quittée avec soulagement. Je passe l'après-midi au bord de la rivière, à la buvette du Port de Fribourg, un endroit alternatif qui mêle lieu d'exposition et de concerts, un bar et un jardin potager entretenu par des bénévoles. Buvant ma bière et peignant entre la végétation luxuriante et les légumes qui se mélangent, je profite de cette première après-midi en solitaire avant de rejoindre la maison de Marie où j'improvise mon premier atelier vélo. On partage ensuite un délicieux repas où les patates puis les gaufres rendent un splendide hommage à ma Belgique natale.

Dans ce pays où la vie semble douce, j'apprécie l'exactitude des itinéraires. Tout est balisé parfaitement et toutes les villes sont reliées par des pistes cyclables. Le vélo en Suisse est d'une simplicité déconcertante pour peu que les jambes suivent les élévations du terrain qui peuvent être conséquentes.

Sur la route, il n'est pas rare de tomber face à face avec de nombreux objets à donner, des meubles, des caisses d'habits et même... un vélo que j'hésite à troquer avec le mien. Et je suis souvent passé devant des fermes ou des maisons qui laissent à disposition fruits et légumes avec une petite tirelire à remplir soi-même en respectant le montant de vente proposé.

Début septembre, les températures sont encore très agréables et les journées longuement ensoleillées. Je choisis donc de me freiner volontairement et de prendre des pauses pour lire, écrire, dessiner ou simplement me reposer au soleil. Un midi, je m'installe le long d'une voie ferrée et éprouve une joie immense dans ce paradoxe-halte où les trains défilent à vive allure tandis que je m'enivre à la paresse et à la lenteur. Durant tout ce voyage à vélo, j'ai essayé d'accepter ce rythme respectant la nature et le cycle du jour et de la nuit. Une fois l'obscurité trop forte pour me permettre de lire dehors, je rentrais dans la tente où mes yeux fatigués lisaient encore quelques pages avant de sombrer dans un sommeil profond duquel j'émergeais chaque matin avant sept heures. Au fur et à mesure que les journées raccourcissaient et que les températures descendaient, je traînais un peu plus longtemps au lit et diminuais mes pauses.

Durant cette traversée de la Suisse, à l'exception de la nuit fri-bourgeoise, j'ai toujours dormi en bivouac. J'adore ça, c'est un rituel quotidien que je vis à la manière d'un véritable jeu de piste. Il faut trouver l'endroit parfait et les critères sont nombreux : proche d'un point d'eau, à l'abri de la vue des passants, sur un terrain plat en herbe. Plusieurs mésaventures me sont arrivées au long de ce voyage, certaines méritent une mention dans ce livre : à m'installer trop près des arbres, je me suis retrouvé une nuit à la merci de noisettes et de glands tombant sur ma tente avec plus ou moins d'intensité; un soir, alors que j'étais dans un endroit parfaitement idyllique, un bruit sourd a commencé à se faire

entendre vers minuit et a continué presque toute la nuit. Je n'ai jamais vu ce que c'était mais une centrale électrique devait probablement se trouver juste derrière la rivière et la forêt voisine; un autre réveil folklorique, qui m'est arrivé deux fois, est à mettre au crédit des pêcheurs. Visiblement il faut arriver tôt pour surprendre les poissons si bien qu'une nuit en Allemagne,



j'ai été réveillé vers trois heures du matin par deux amis à qui j'avais volé la place. Ils se sont finalement installés à une dizaine de mètres de moi et sont repartis avant même que je ne sorte de la tente tandis que le jour se levait. Le bivouac me forçait à un rythme régulier et dynamique, je m'obligeais à essayer de trouver un emplacement adéquat avant la tombée de la nuit pour avoir le temps de faire un brin de toilette et de préparer mon repas. Et surtout, j'essayais de plier ma tente et de ranger le matériel avant que la journée ne soit trop avancée, ce qui fait que j'étais chaque matin en train de pédaler avant huit heures.

Passé Solothurn, alors que je longe l'Aare, le plus long fleuve suisse, je tombe sur une ancienne fabrique de cellulose servant aujourd'hui de centre culturel faisant la part belle au street art. Depuis des années, les graffitis servent de fil rouge à mes voyages et j'aime voir cette fusion entre les vestiges de l'époque industrielle et la créativité débordante du monde contemporain. À la Fabrique Attisholz, je reste perplexe. Comme partout en Suisse, les lieux sont propres et tout est parfaitement organisé. Des restaurants, des bars, une scène de spectacles, tout est en place pour faire de l'endroit un lieu de la consommation où les fresques servent à attirer le client. Une visite des lieux par un trentenaire à la barbe de trois jours et au costume impeccable finit d'installer les doutes quant à mon opinion du lieu. Plus loin, des restes de l'usine ont été peints par cinq artistes différents. Si leur talent n'est pas à discuter, le concept même de produire une vingtaine de fois leurs lettrages dans un lieu qui n'a de friche que le nom me laisse perplexe. Je prends des photos et la route sans plus m'attarder.

Le lendemain, j'ai mon premier pépin mécanique. Tout d'abord, je remarque que je n'arrive plus à passer correctement toutes les vitesses. Je me dis que ce n'est pas bien grave mais lorsque je dois me contenter des petites vitesses, je me rends bien compte qu'il y a un problème. Je rentre dans le premier magasin de vélos que je trouve sur la route et,

malgré leur sympathie, ils n'ont pas de pièces bon marché pour remplacer mon problème. Ils me conseillent un nouveau vélo. Selon eux, c'est ce qu'il y a de mieux et puis, à cette époque tous les magasins seront débordés et personne ne pourra m'aider. Le vendeur me donne tout de même le numéro d'un atelier de réparation à Zurich qui pourrait m'aider à moindre coût. Je ne suis qu'à une trentaine de kilomètres et j'espère que le vélo tiendra jusque là. Malheureusement, à huit kilomètres de la ville, ma chaîne se casse en deux morceaux et je n'ai rien pour la réparer. Je pousse mon vélo dans un mélange de marche à pied et de trottinette. Avant d'arriver à l'adresse que l'on m'avait donné, je tombe sur un garage qui, de l'extérieur, me semblait en mesure de m'aider. Pourtant, là encore, le conseil tient en deux mots : nouveau vélo. Pour les Suisses, ça semble totalement inenvisageable d'aller jusqu'à la Mer Noire sur mon biclou d'occasion. Je ne cède pas et demande qu'il me répare simplement la chaîne. En trois minutes, la chaîne est raccourcie et refixée sur les pignons. Le même problème de vitesses persiste encore et je me dirige donc vers cet atelier en plein centre ville. Le sympathique mécanicien qui m'accueille parle allemand et on ne se comprend qu'en utilisant les signes et en montrant la zone problématique. Il m'emprunte mon vélo pour le tester rapidement et semble trouver instantanément la cause de mes ennuis. A l'aide de ses outils, il règle les butées au millimètre et les vitesses passent à nouveau sans aucun problème. Tandis que le premier atelier tentait absolument de me vendre du neuf et me factura quinze francs pour trois minutes d'ouvrage, mon sauveur zurichois m'aida sans aucune autre contrepartie que mon sourire et mes chaleureux remerciements, mélange d'anglais, de français et d'allemand.

Avec le vélo remis sur pied, je quittais Zurich et ses embouteillages d'employés pressés pour reprendre un peu de hauteur et terminer la Route Mittelland après une nuit de repos à l'orée d'un bois dans un petit village entre Wil et Romanshorn.



6/ Bannwil

5/ Lüscherz

4/ Fribourg

3/ Bulle

2/ Lausanne

1/ Genève

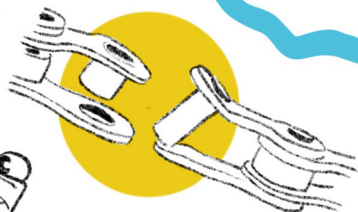
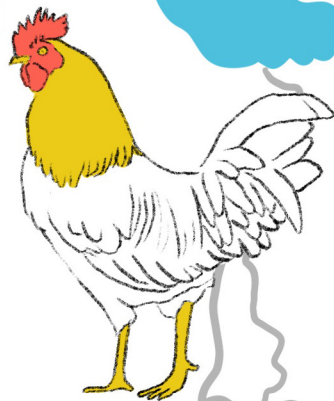
0/ Ambilly



7/ Zurich

8/ Bischofszell

9/ Konstanz



D'un lac à l'autre, du Lemman à Konstanz : j'ai traversé la Suisse !

Salut ami lecteur, le texte qui va suivre est un peu long, si tu es plutôt carte postale ou twitter (à chacun son époque), voici un court récap' :

"Parti samedi à l'aube bien entouré, j'ai serpenté entre les lacs et les vallées pour finalement en Allemagne me retrouver. Rien à dire, les Suisses ne sont pas que fort en chocolats, en fromages et en banques, leurs parcours vélos sont magnifiques. Seul ombre au tableau, j'ai pétié ma chaîne. Après avoir fait quatre kilomètres en trottinette sur mon biclou, je tombe sur un magasin. Le type me dit "Tu comptes quand même pas aller en Moldavie avec ça? Achète en un nouveau", je dis "non merci", il me répare la chaîne en deux minutes chrono, je dis "merci", il dit "c'est quinze francs". Bref, j'ai fait du vélo en Suisse."



Si toutefois tu aimes les mots et ma prose enflammée, voici de quoi te divertir un peu :

Voyager à vélo, c'est prendre la mesure du temps, c'est sortir de la course que nous impose l'époque et c'est retrouver la douceur d'un voyage et des liens. Nous étions nombreux au départ d'Ambilly et après une halte à Genève, je continuais ma route avec mes comparses rencontrés à l'AlterTour. Valerie et Jean Noel formaient avec moi une jolie troupe intergénérationnel puisque du haut de ses septante-huit printemps, le Jean No a des histoires à la pelle. Savez-vous qu'il a notamment joué au ping-pong avec Jacques Brel quand il était au lycée? Avec ces deux là, le voyage démarrait bien, l'envie de moins courir, d'accepter le rythme de nos mollets et de prendre les pauses quand bon il nous semblait.

Je n'avais rien prévu sur la route et d'ailleurs, je l'avais à peine regardé cette route. Alors je découvre en même temps que je pédale. Je me souviens vite que la Suisse ça grimpe. Et j'apprends que se fier aux noms n'est pas gage de succès. Ainsi, une ville peut s'appeler Bulle et être carré et sans saveur.

Je me laisse porter par les chemins suisses, les montagnes, les lacs et les rivières. Ici tout est très propre, trop parfait même et avec mon allure de vagabond, je ne me sens pas vraiment à ma place. Je cherche des bivouacs isolés pour planter ma tente et me réfugie dans ce décor enchanteur.

À vélo, on approche la géographie et les frontières d'une autre manière. On épouse les courbes, on scrute les reliefs et on voit le paysage changer peu à peu. J'aime cette manière de voyager, prendre le temps d'aller quelque part en écoutant son corps comme sa monture. Ici un frein mal réglé, là un garde-boue qui frotte. Je surveille mon vélo et le préserve pour les kilomètres à venir.

Moi je roule assez peu, il fait beau alors je m'assoupis, je lis, j'écris et je regarde les journées s'écouler paresseusement. Pauvres vaches que je croise à longueur de temps et qui ne bougent pas de leur enclos. A l'inverse de ces imposants ruminants, je garde le mouvement et profite de la chance que j'ai d'avancer chaque matin avec le soleil levant comme horizon!



2

LES ORAGES ALLEMANDS

*590 kms du 11 au 18 septembre,
de Konstanz à Passau
[90 kms de Strasbourg au Mont Saint Odile]*

J'arrive au lac de Konstanz dans la brume et le soleil chasse les nuages tandis que je traverse la frontière de cette splendide ville suisse-allemande. Le changement de pays se voit directement dans les détails. On retrouve les tags crades sur les murs, les herbes folles qui percent le bitume et puis les clochards qui n'ont pas d'autre endroit pour se réfugier. Quel est le secret helvète pour nettoyer leurs villes de tout ce qu'ils ne veulent pas voir?

Je m'amuse de l'orthographe de cette ville à la tonalité bien francophone. Alors que j'aurai tendance à arrondir Constance de C ouverts et moelleux, les allemands préfèrent le K et le Z qui tranchent le mot de leur droiture. Je vois là un symbole d'une des différences culturelles qu'on relève souvent et qui considère les français comme des bons vivants, festifs excentriques mais plutôt bordéliques et désorganisés. De l'autre côté, l'Allemagne représente la garantie de qualité, la rigueur et la précision dans une certaine austérité. Loin de moi l'idée de me positionner ou de cultiver de tels stéréotypes dont je ne connais que trop bien les limites mais le clin d'œil m'a fait sourire cette après-midi tandis que je me baignais dans le lac en faisant sécher ma tente sous quelques regards étonnés.



Pour installer mon bivouac, il m'a fallu quitter la ville et essayer de dénicher un coin tranquille que j'ai finalement trouvé le long du Rhin à quelques coups de pédales de Radozfell. À l'abri des roseaux qui poussaient dans un sable fin, j'ai dressé mon campement et admiré ému le coucher du soleil et les oiseaux qui s'amusaient au dessus de l'eau. Un parfum de Corse planait sur cette soirée magnifique qui était aussi la dernière avant de rejoindre le Danube.

Une dernière étape mais pas des moindres puisqu'il fallait grimper un col à presque huit cents mètres d'altitude avant de plonger vers la ville de Tuttlingen qui longe le Danube quelques kilomètres après sa source dans la Forêt-Noire. Mon inexpérience m'a valu ce matin-là une dépense d'énergie largement évitable car j'avais mal fixé les attaches de ma pompe qui appuyaient sur les câbles du dérailleur. Ce qui a fait que je n'arrivais pas à passer le petit plateau et que j'ai donc du pousser sur les mollets avec difficulté tout au long de l'ascension. La descente a été avalée en quelques minutes et je me suis offert une double pinte de bière blonde pour accompagner ma pizza dans un des seuls restaurants ouverts ce dimanche.



J'attendais depuis plusieurs semaines ce moment où ma route viendra coïncider avec le cours du fleuve. Et ma surprise a été à la mesure de mon ignorance car j'ai découvert une rivière à peine profonde de quelques centimètres qui s'écoulait nonchalamment entre quelques galets. A sa source, le Danube est, comme toutes les rivières, le regroupement encore balbutiant de quelques filets d'eau descendant des montagnes. Mais le paysage verdoyant et les collines qui surplombent la région n'ont rien à envier à mes premiers jours de voyage. Après quelques kilomètres le long de l'eau, la piste se réduit pour ne laisser que passer piétons et cyclistes à travers les gorges de Mulheim. Je serpente dans ce qui restera la partie la plus pittoresque du parcours et l'eau est encore cristalline à ce moment. Je peux me baigner à tout moment et nettoyer mes quelques habits tout en profitant de pauses ensoleillées qui ont tendance à s'éterniser.

Chaque jour, je chipote un peu à mon vélo, j'essaye de régler les freins, je tente de trouver le meilleur emplacement pour mes affaires, je coupe un bout de garde-boue qui frottait sur le pneu. Mes connaissances au début de voyage se limitaient à savoir trouver l'embout pour regonfler les pneus. Petit à petit, je me familiarise avec la mécanique et je m'efforce de ménager ma monture. Je ne deviendrai jamais expert mais au fil du voyage, je prendrais du plaisir à surveiller l'état du vélo et à essayer de le faire fonctionner au mieux.

À travers cette itinérance quotidienne, je dois affronter certaines contradictions. La plus présente concerne mon rapport à l'alimentation et à la consommation. Chez moi, j'essaye de favoriser les circuits courts, la récupération et les réseaux d'agriculture biologique. Je n'ai pas la force durant ce voyage de chercher chaque jour où trouver les produits les plus sains et écologiques possible. Alors, malheureusement, je ne choisis pas où je fais mes courses mais je rentre dans le premier magasin venu dès que j'ai faim. Entre épicerie de village et énorme supermarché, je fais au



mieux et affronte parfois la folie consumériste dans les caddies débordants qui circulent entre les rayons. J'hallucine face aux promotions en tout genre et aux prix complètement dérisoires pour certains produits. A quel moment peut-on décemment payer des producteurs lorsque les légumes se bradent pour un euro le kilo? Une tomate, du pain frais, du fromage et un fruit glané sur la route constituent la base de mes déjeuners pris le bord du Danube alors que mes habits tout juste lavés, sèchent entre les arbres. Je ne me prive pas d'une bière ou d'une glace quand j'approche de la fin de journée. Le soir, j'utilise une petite gazinière pour cuisiner un repas simple composé majoritairement de légumes ne nécessitant pas beaucoup de cuisson.

La route est facile à suivre, longe le Danube et parfois s'égare dans les champs avant de rejoindre le cours d'eau. Les surprises me viennent de situations cocasses dont je suis le témoin attentif. Dans un village, un cabanon est prévu pour les cyclistes. On y trouve un robinet d'eau fraîche juste à côté d'une table et de bancs. Mais tandis que je me repose trois minutes, une vieille dame courbée par le poids des années arrive avec un panier en

osier rempli de pommes. Elle les dépose sur la table et insiste pour que j'en emporte plusieurs avec moi. Elle repart avec le panier vide chercher encore de quoi sustenter les cyclistes n'en demandant pas tant.



À Riedlingen, je croque une vieille bâtisse aux couleurs chatoyantes lorsqu'un sexagénaire, torse nu et short rose fluo, débarque avec un seau, un arrosoir et un chiffon. Bronzé comme après avoir passé l'été à la plage, il entreprend de nettoyer les plantes de la place. Il y met

du sien et ne lésine pas sur le temps passer à frotter les feuilles comme les fleurs. Il retire les plus fanés, arrose celles qui semblent souffrir de l'été qui se prolonge. Cette sérieuse cérémonie dure dix minutes et le retraité repart aussi simplement qu'il est arrivé.

WARMSHOWERS

Ca faisait déjà plusieurs années qu'on m'avait parlé du réseau warmshowers : une plateforme d'accueil pour cyclistes en vadrouille cherchant un endroit pour se rafraîchir et se reposer après une longue journée d'effort. Je me suis donc inscrit sur le site et après m'être acquitté d'une modique somme de trente euros d'inscription, j'ai envoyé mon premier message à Manuella qui proposait de m'héberger à Ulm. A l'aide d'une carte où sont épinglés les potentiels accueillants, on peut facilement organiser un voyage et voir où s'arrêter le soir. Très vite, j'ai découvert que, bien plus qu'une simple douche chaude, l'application offrait la possibilité de rencontres bienveillantes et d'échanges passionnés autour du vélo, de l'aventure mais plus largement de la vie et de ses merveilleuses surprises.

Dès cette première soirée chez Manuella et Jorge, j'ai compris que la solidarité offerte par les membres du réseau dépasserait largement mes attentes. Une chambre soigneusement nettoyée et rangée m'attendait avec un lit moelleux pour changer de mes nuits sous tente. Par dessus le marché, ils avaient prévu un repas (de délicieuses empanadas) à partager et nous avons longuement discuté avant que j'aie me coucher pour être en forme la journée suivante. En partant, j'ai laissé une de mes aquarelles pour ce qui allait devenir une sorte de tradition de mes étapes chez l'habitant.

J'arrive aujourd'hui à Ulm où trône l'église la plus haute du monde. De ses cent cinquante-sept mètres de haut, elle siège au cœur d'une ville historique. Le Danube s'y fraye un passage pour le plaisir des habitants qui se retrouvent sur ses rives à la fin de la journée dans une douce atmosphère. Depuis les berges, j'observe, amusé, le ballet des kayaks, bouées et autres paddles qui suivent le courant sous les rayons d'un soleil de septembre qui ne veut pas rendre les armes face à l'automne proche. Je paresse en ville et me dirige avant le dîner chez Manuella et Jorge, mes premiers warmshowers. Ils sont en Allemagne depuis un an et m'offrent une chambre confortable où je me noie dans un stock d'énormes coussins moelleux.

Le lendemain, je trace entre les champs et alors que la musique résonne dans mes oreilles, un cycliste vient pédaler à ma hauteur. Il doit avoir une soixantaine d'années et sur son vélo ultra moderne il n'a aucun mal à rester à mon rythme. Il entame la conversation sur les voyages, mon parcours, mes origines et sans s'en rendre compte nous parlons pendant une dizaine de kilomètres. D'un coup, il se souvient qu'il était attendu quelque part et aussi vite qu'il est venu, le voilà parti en coupant dans une route de campagne à travers champs. Le soir, je cherche un endroit où regarder le Tour de France à la télé. On partage le moyen de transport mais tout sépare le cyclovoyageur d'un cycliste de compétition. L'étape se joue en Haute Savoie et je retrouve avec plaisir ces cols que j'ai souvent passé en voiture. C'est l'occasion aussi d'engloutir une de ces délicieuses pâtisseries dont les allemands ont le secret. Une tarte aux prunes au nom de zwetschgendatschi, aussi facile à prononcer qu'à écrire dont je ferais ma collation plus que de raison.

Les voyages sont des livres dont on ouvre parfois des parenthèses aux déroulements inattendus. Depuis Ingolstadt et après une nuit en tente dans le jardin d'une sympathique famille m'ayant accueilli, je laisse mon vélo et prends le train vers Strasbourg. Je pars retrouver une fille



que j'avais rencontré cet été. Depuis plusieurs semaines, j'étais sur mon nuage et je me réjouissais de la retrouver trois semaines après lui avoir dit au revoir. C'était aussi une chance de découvrir Strasbourg même si j'ai rapidement pris conscience que les conditions sanitaires et les restrictions mises en place étaient bien plus strictes en France. Nous avons loué des vélos et sommes partis à l'assaut des Vosges et du Mont Saint Odile. Pas de repos pour moi. Mais quel bonheur de gravir ce sommet et d'arriver à la fin de l'effort face à une vue époustouflante. Après une nuit en bivouac et un feu de camp sous les étoiles, nous rentrons vers Strasbourg et posons notre campement le long du canal. Quand on est dans sa bulle, on manque certainement de lucidité et je suis littéralement resté sans voix lorsqu'elle m'a annoncé qu'elle ne voulait pas poursuivre notre relation. D'un coup, mon retour sur le vélo prend une toute autre tournure. C'est la gorge nouée que je fais le chemin inverse pour retrouver Ingolstadt d'où je décolle sans traîner pour retrouver mon itinéraire.

À la suite de cette soudaine désillusion, je peine à me remotiver et les éléments semblent vouloir s'acharner sur mon sort. Tout d'abord, alors que je dois prendre un bateau pour traverser les gorges entre Weltenburg et Kelheim, je découvre que toutes les barques restent à quai. Il n'a plus



plu depuis trop longtemps et le niveau d'eau est trop bas pour pouvoir naviguer. Je ne pourrais pas couper à la raide ascension qui me fera pousser mon vélo sur une petite route serpentant dans la forêt. Après Regensburg, je pose mon campement au pied du Walhalla, un gigantesque mémorial inauguré en 1842 qui rend hommage aux hommes et aux femmes qui se sont distingués dans la civilisation allemande. Le matin, je me lève tôt aux sons des orages qui éclatent dans la plaine. J'ai le temps de replier la tente et de faire quelques kilomètres quand les premières gouttes annoncent le déluge à venir. En moins d'une demi-heure, cette première ondée se transforme en un torrent qui me trempe de la tête aux pieds. J'arrive à me réfugier sous un pont et je contemple, pas franchement rassuré, l'averse qui gagne en intensité alors que les orages tonnent et que les éclairs atterrissent tout autour de moi. Après une heure d'attente, j'ai l'impression que le pire est passé et que trempé comme je suis, autant reprendre la route et trouver un endroit pour me réchauffer. La pluie n'a pas cessé mais je pédale jusqu'à la prochaine ville où je me réfugie dans une boulangerie. Il était écrit que cette journée serait maudite, la pluie continue et je suis attendu ce soir, il faut bien y aller. Alors je poursuis ma progression sous les gouttes qui se font de plus en plus espacées avant de finalement s'arrêter en fin d'après-midi. J'arrive à Degendorf où l'accueil chaleureux d'Oliver et quelques bières me serviront d'oasis après une journée de galère.

Je roule dans la brume pour arriver à Passau, la dernière ville allemande avant d'arriver en Autriche. Passau est juchée au confluent du Danube, de l'Inn et de l'Ilz. C'est une ville touristique au charme certain. J'ai eu le plaisir d'être hébergé chez Véronique, une française expatriée depuis plus de vingt ans en Allemagne. Elle travaille à l'Université qui occupe une place centrale dans la ville. Mais surtout, elle habite dans le centre historique qui est composé d'anciennes rues pavées et de maisons traditionnelles pleines de charme. Dans son appartement joliment décoré, j'ai pu reprendre des forces et m'offrir une pause salvatrice. On a

dîné avec sa fille en parlant de musique, de littérature, du climat qui se dérègle et du monde qui ferme ses frontières de plus en plus strictement. Par sa localisation à la frontière de deux pays, Passau est une ville de transit qui a dû faire face à la crise migratoire qui a pris des proportions vertigineuses en 2015. L'Allemagne a accueilli un million de migrants cette année-là et à la gare de Passau, c'est parfois jusqu'à huit mille réfugiés qui arrivaient chaque jour. Véronique, comme des centaines d'autres habitants et de nombreuses organisations caritatives, a tenté d'apporter son soutien pour soulager ces personnes en transit. Elle a accueilli dans ce même appartement plusieurs personnes pour une nuit ou plus avant qu'elles ne reprennent leur route à l'issue incertaine. Les larmes aux yeux, nous avons trinqué à une humanité plus bienveillante et aux liens qui peuvent se créer dans les peines comme dans les joies.



Le lendemain, je me joignais à la marche pour le climat. C'était la première depuis la pandémie. Il pleuvait, la température ne dépassait pas les dix degrés et le masque était de rigueur pour tous les participants qui devaient respecter la distance de sécurité d'un mètre. Pourtant, nous étions plusieurs centaines à tenter de mettre de l'entrain dans nos slogans et un peu de vie dans les rues de la ville. J'ai assisté de loin à un concert où le chanteur se gelait les doigts sur sa guitare humide et puis je me suis dirigé vers la gare pour un week-end chez le voisin autrichien.





"Quand deux fleuves se rencontrent, ils n'en forment plus qu'un et par fusion nos cultures deviennent indistinctes."

Gael Faye

Voilà, je suis arrivé en Autriche, mon quatrième pays traversé depuis le début du mois et je mesure chaque jour la chance inouïe que j'ai de pouvoir me déplacer librement. Je voyage à l'unique énergie déployée par mes jambes (et le talent indéniable des générations de bricoleurs qui bossent sur les vélos depuis plus de deux siècles).

Pour l'instant, le choc culturel n'est pas grand, les allemands sont comme vous et moi : plutôt décentement vêtus, pas avare en moustaches et en jolies barbes faussement négligées, sur leur vélo tant que possible et le reste du temps avec une énorme pinte de bière à la main.

De mon côté, la route suit son cours, j'ai souffert pour rejoindre le Danube après le lac de Konstanz. Et j'ai souri en voyant le pipi de chat qui a cet endroit s'écoulait comme un pacha. Petit à petit, le fleuve a bien grandi au fil des kilomètres (affichés parfois sur ses berges, il m'en reste 2240, la balade!).

J'ai donc traversé l'Allemagne, la route est assez linéaire, c'est à la fois pratique et rassurant mais peu exotique et ennuyant. On passe à travers les champs de maïs à perte de vue et les pommiers débordent de fruits dont je me sers allègrement sans même arrêter mon véhicule.

Puis j'ai passé Ulm et Regensburg, de biens jolies bourgades ma foi. Attention toutefois, comme ailleurs dans le pays, on y parle allemand. Pas facile pour un francophile avisé comme moi.

J'ai découvert le réseau Warmshowers.org qui m'a déjà valu quelques accueils magnifiques et de beaux échanges entourés de véritables festins.

Depuis dimanche toutefois, j'ai pris de pleine face de vilains orages et le temps danse à me déprimer. Face aux averses, je suis resté un peu à Passau (d'où a été prise la photo mais pas par moi, les gouttes ne m'ont pas épargné) avant de prendre en bus la direction de Salzbourg.

J'espère reprendre la route lundi et continuer à rencontrer du monde tout en profitant de la douceur d'une journée à vélo sous le soleil.

D'ici là, n'hésitez pas à donner de vos nouvelles, je me réjouis de discuter à l'abri de la pluie.



dernier
CAMPING

L'AUTRICHE
DE L'ART
DE LA BIÈRE

350 KMS
de Passau
à VIENNE

*EAU
LIBRE*

prost!

2240

Pesto

HONZO...
LET ME
SLEEP
DIE

3

L'AUTRICHE DE LONG EN LARGE

*400 kms du 21 au 27 septembre,
de Passau à Vienne*

Après avoir attendu dans le froid et la pluie mon bus en retard, je profite de la chaleur du véhicule et de sa connexion internet pour découvrir la ville dans laquelle je me rends. Salzbourg, ville de naissance du plus célèbre compositeur de l'histoire : Wolfgang Amadeus Mozart. Salzbourg n'est qu'à deux cents kilomètres de Passau. Et surtout, à seulement six euros à bord d'un Flixbus. Je ne comprends pas la logique financière des transports en communs. Pour faire cinquante kilomètres de train, on paye une vingtaine d'euros alors qu'on en paye à peine plus pour rejoindre deux capitales européennes en avion low cost. Et ce soir, pour le prix d'une pinte de bière, je peux traverser une frontière et arriver à Salzbourg. Dans le bus, nous ne sommes que dix. Comment un trajet pareil peut-il être rentable? Peut-être déjà en rognant sur la distance et en choisissant de déposer les passagers à l'entrée de la ville d'où il faut encore attendre un bus local qui prendra trente minutes pour rejoindre le centre-ville. Et il me faudra encore une demi-heure pour arriver à mon lit. Sur Airbnb, j'ai trouvé cet hôtel sans clé où les portes sont ouvertes et une chambre nous est attribuée. C'est une maison avec six chambres dans laquelle la cuisine et les sanitaires sont partagés. Tout est très propre et fonctionnel. Il est presque une heure du matin quand je m'endors au son des voitures défilant sans arrêt en bas de ma fenêtre.

Le lendemain, je commence ma journée par une réunion numérique où je retrouve l'équipe de l'AlterTour pour la préparation du Tour 2021. C'est seulement la veille que le week-end prévu à Paris a été remplacé par un meeting virtuel en raison du pic de contaminations dans la capitale. Pour moi, c'est l'occasion de participer. Mais le manque de présence me pèse et voir tous ces visages familiers derrière leurs écrans accentue ma solitude alors qu'il pleut à verse de l'autre côté de ma fenêtre. Je quitte le groupe à midi et profite d'une accalmie pour partir à la découverte de la ville. Située aux portes des Alpes, Salzbourg est une splendide ville de cent cinquante-quatre mille habitants qui est traversée par la Salzach. Au cœur même de la ville, la Forteresse de Hohensalzburg

se dresse majestueuse sur une colline que l'on peut gravir en marchant ou en utilisant des élévateurs. Cette première journée sous la grisaille est d'une tristesse sans fin. Les rues commerçantes sont remplies de gens pressés sous leurs parapluies qui filent d'un magasin à l'autre. Je marche longuement sous une pluie légère et ne trouve rien qui me fasse vibrer. Les sonates de Mozart dans les oreilles, je déambule un peu perdu et m'arrête de temps à autre dans un bar pour m'offrir un chocolat chaud ou encore un délicieux dîner. Je savoure un risotto aux champignons dans une chaleureuse auberge typique où un groupe joue de la musique traditionnelle. C'est grisant et parfois même envoûtant de ne rien comprendre à ce qui se dit à nos côtés. La langue étrangère prend le rôle d'une œuvre sonore et je me laisse porter par tous ces sons que j'essaye tant bien que mal de déchiffrer.

Scinder les mots, y chercher un sens parfois, s'émerveiller de la différence et en vouloir à

ce mur d'incompréhension qui se dresse entre deux personnes pourtant si proches. Je m'en veux de ne pas parler allemand mais me rassure en souriant de nos quiproquos du quotidien.

Dans les magasins comme dans les restaurants, il faut souvent user des signes, montrer ce que l'on veut plutôt que de le nommer. Mais globalement, une fois la barrière de la gêne





De passage à Salzbourg, je contacte Klaus, un quinquagénaire à lunettes qui habite en banlieue avec une vue époustouflante sur les sommets. Il m'accueille un peu désolé d'avoir préparé de la viande à un végétarien. Je le rassure tant bien que mal et partage les pâtes au fromage et une excellente bière locale.

À l'image de la vie, les rencontres sont un mélange inattendu de joies et de tristesses. Klaus avait un projet en tête pour cette année 2020 : quitter son boulot après des mois de frustration et partir avec un vélo flambant neuf en direction de l'Arctique. En mars, il quitte donc son appartement et part à l'aventure armé de ses rêves et de sa détermination. Mais, comme la planète entière, le

effacée, on trouve toujours à s'entendre et les sourires, même masqués, offrent les plus belles preuves de collaboration. Je suis gourmand de mots mais aussi de pâtisseries en tout genre et je constate que Mozart est véritablement l'emblème et la fierté de la ville. En effet, la spécialité chocolatée de la région est une petite boule de massepain et de chocolat au lait conservée dans un emballage coloré à l'effigie du compositeur.

Je dors chez Klaus ma seconde nuit et après une nuit de repos, je me réveille sous un ciel bleu et découvre le paysage environnant. Hier, la pluie et les nuages offraient peu d'échappatoire à mon moral miné. Mais ce matin, c'est l'ivresse des lendemains qui chantent. Les montagnes sont juste en face, je retrouve ces sommets dressés comme un symbole pour s'élever. Et la neige a fait son apparition. Au dessus de mille cinq cents mètres, tout est blanc, c'est absolument splendide. Klaus m'a préparé un déjeuner gargantuesque composé de flocons d'avoine, de noix, de fruits frais et de fromage blanc. En voyant l'énorme plat, je rigole et lui dit qu'il en a préparé pour la semaine. Mais pourtant, nous restons à table longtemps en regardant la vue captivante et petit à petit le plat

voilà forcé de se confiner après seulement quelques semaines de pédalage. Il revient dare-dare en Autriche, se cherche une colocation et espère que la situation s'améliore. Malheureusement, le mal est tenace et le monde a du mal à se remettre en marche. Klaus est technicien son et lumière et travaille pour des concerts qui n'ont plus lieu. Il a cinquante ans et ne se voit plus d'avenir, il est complètement perdu dans cette petite colocation où il décide d'accueillir tous les voyageurs de passage. Entre doutes et désillusions, on trouve tout de même de la place pour sourire des anecdotes de périple et de la beauté de cette ville autrichienne au pied des Alpes majestueuses et déjà couvertes de neige.

se vide. On fait une pause pour visiter son jardin et son petit potager. J'observe encore une fois la fierté de réaliser quelque chose. Quelques tomates en bacs redonnent à n'importe qui un sentiment d'accomplissement. Et le plat se termine finalement, je n'en reviens pas. C'est repu et plein d'énergie que je retourne en ville pour aller au cinéma voir un film



en français. La salle est bien remplie pour «Un monde plus grand» où Cécile de France interprète Corinne Sombrun, une jeune femme qui va se découvrir des pouvoirs de shaman lors d'un voyage en Mongolie. La puissance de l'intangible, la merveille des signes, la force des sensations. Je laisse couler quelques larmes durant la projection. L'après-midi se passe à bouquiner et à dessiner le long du fleuve et dans les parcs.

Je termine la journée à la Augustiner Brau, une gigantesque brasserie en briques qui peut accueillir des centaines de personnes dans plusieurs grandes salles sorties tout droit des films Harry Potter. En entrant dans le premier hall du bâtiment, on peut choisir sa chope. Et le choix est réduit entre la petite, le demi-litre, et la grande d'un litre. Avec le verre traditionnel aux couleurs de la maison en main, je me dirige vers le bar tenu par des serveurs en tenue bavaroise. Il me remplissent joyeusement la chope de bière mousseuse et savoureuse à souhait. Dans un large couloir qui longe la salle principale, les échoppes se succèdent. Bretzels, saucisses, frites et pâtisseries me font saliver et je m'installe avec une tarte et ma bière sur une imposante table en bois. Les gens trinquent et rigolent sous les voûtes en bois qui nous toisent à plusieurs mètres du sol. Depuis déjà plusieurs jours, je ne pouvais pas ignorer que les allemands, et maintenant les autrichiens, sont des fiers buveurs de bières qui font passer ma consommation pour une éloge de la modération et de la sobriété. A chaque café et terrasse, les pintes se succèdent et j'ai souvent la surprise de me retourner à la vue de deux amies retraitées qui trinquent allégrement. En France, la bière semble traditionnellement une boisson qu'on partage entre hommes. Si bien que Jupiler, la bière la plus bue en Belgique, en a fait son slogan commercial : «Les hommes savent pourquoi». Déconstruction du genre, le voyage permet aussi de changer de regard et de comprendre que ce qu'on croyait naturel n'est qu'une conception sociale construite en un lieu et une époque.

Le lendemain, je dois reprendre un bus à l'aube et j'ai eu la chance de trouver un warmshower qui a déjà pédalé de Croatie en Moldavie. J'ai bien envie qu'il me raconte son voyage qui pourrait m'inspirer. Alors, je suis impatient d'arriver chez lui et de passer une soirée à prévoir mes prochaines semaines. Je débarque à la tombée de la nuit et Sven me dit qu'en fait il a prévu d'aller regarder un film avec sa copine et que je peux l'appeler si je manque de quelque chose. Je ne comprends pas bien en le suivant dans les escaliers de la résidence. On arrive au troisième étage

et il me dit *«J'habite ici, tu n'auras qu'à mettre la clé dans la boîte aux lettres demain matin en partant.»* Encore un étage et on arrive sur un appartement totalement vide. *«Je le loue à partir de demain, tu avais bien tes affaires pour dormir?»* Il est un peu pressé et m'indique en quelques villes les étapes son trajet avant de me laisser seul dans cet appartement où mes pas résonnent face au vide. Drôle de sensation d'être là, seul dans une ville dont j'ignorais tout la veille et alors que mes plans de voyage changent de jour en jour. Je m'endors après un petit plat de pâtes qui me remplit plus que ne me fait rêver.

En chemin pour retrouver Passau en bus, je reprends des nouvelles de mes contacts moldaves pour voir si je peux arriver plus tôt et passer du temps là-bas. La réponse met fin à ces projets car on m'annonce que les frontières moldaves sont fermées aux étrangers pour une durée encore indéterminée. Après la Hongrie déjà fermée, c'est la Moldavie qui s'éloigne. Les perspectives de longer le Danube se réduisent et je décide alors de changer de plan. Je choisis de suivre le fleuve jusqu'à Bratislava puis de partir au sud pour aller jusqu'en Slovénie et encore plus loin à Zagreb, d'où j'espère prendre un bus pour Belgrade avant de repartir de la Croatie vers l'Italie et de rentrer doucement en France en novembre.

À Passau, je vais remonter l'Inn pour me diriger chez Marion et David, qui sont des amis de Marion, une amie de Marion, mon ancienne et future colocatrice. Cet enchaînement d'homonymes me permet de profiter d'une belle journée de vélo où j'évite la pluie pourtant menaçante. J'arrive à Andorf où Marion (pas ma coloc (pas son amie non plus)) cuisinait une délicieuse tarte à la courge quand je suis arrivé. Je m'en régale et la soirée se déroule à l'image de cet accueil chaleureux et authentique. On cuisine ensemble, David m'aide à réparer mon vélo et on part visiter l'atelier où ils élaborent des boîtes de lombricompostage. Leur réussite professionnelle est inspirante et semble déteindre sur leur couple. Dans la maison, l'atmosphère tranche radicalement avec mes dernières journées grisâtres.



© dessin de Marion

Ca faisait quelques jours que je galérais entre la météo capricieuse et la tristesse de la récente rupture quand j'ai débarqué à Andorf chez Marion et David. Ce couple franco-autrichien s'est rencontré en Espagne et se sont installés dans la région d'origine de David il y a quelques années. Il avait déjà commencé à développer un projet de lombricompostage quand Marion l'a rejoint. Le lombricompostage, c'est une technique simple et naturelle pour éliminer ses déchets organiques. Lors de ses études à Vienne, David était sidéré par la quantité de nourriture mise à la poubelle et qui partait directement à la déchetterie. Il a donc commencé à fabriquer des boîtes dans lesquelles des centaines de vers de terre travaillaient sans relâche à transformer les aliments en terre. Les lombrics sont de formidables alliés qui produisent une terre de qualité pouvant tout à fait servir de substrat au potager. En quelques années, son auto-atelier installé dans un coin de garage a bougé dans un bâtiment du centre et la société emploie maintenant une quinzaine d'employés et des dizaines de boîtes sont envoyées chaque jour dans toute l'Autriche et à l'étranger. Cette success-story de l'enfant du village m'a redonné le sourire et j'ai longtemps gardé en tête le souvenir de leur accueil.

Je me laisse bercer par leur bonheur et repart le lendemain en train en direction de Linz pour m'éviter un pénible trajet le long d'une nationale sous la pluie. Dans l'après-midi, le ciel se découvre et je pédale plus de quatre-vingt kilomètres pour arriver à Ybbs. Ce jour-là, je n'ai pas beaucoup d'options pour dormir et je suis obligé de me prendre un lit dans une pension typique. Ma chambre est confortable et bien équipée. Mais à quoi bon avoir tout ça rien pour en profiter seul. Ce confort ne m'inspire rien si ce n'est le trou dans mon portefeuille. Je dépense en une nuit le budget de ma semaine précédente. Ce petit «écart» me rappelle encore à quel point nous partageons un monde aux vitesses multiples dans lequel les personnes ne se croisent que trop peu.

J'apprends que les autrichiens sont des lève-tôts qui partent souvent travailler à sept heures du matin pour pouvoir rentrer tôt et souper avant dix-huit heures. Marion m'avait raconté qu'elle avait été invitée chez des amis à dix-neuf heures en pensant partager un repas mais qu'en fait, à cette heure-là, tout le monde avait déjà mangé et il était juste temps de partager un thé avant de se mettre au lit. Cette anecdote me fait sourire pendant que je prends mon petit déjeuner dans le restaurant de l'auberge. Le musée du vélo de Ybbs ouvre à huit heures et je suis sur le perron pour l'ouverture. A l'accueil, un sympathique gardien tout heureux d'avoir un visiteur pour animer ses journées qui, en temps de covid, doivent lui paraître bien longue. Dans un anglais approximatif, il m'explique le fonctionnement des premiers vélos et me prend en photo sur un modèle datant de la fin du dix-neuvième siècle avec une roue avant aussi haute que moi. Je m'incline devant le savoir-faire de ces ingénieux inventeurs qui ont véritablement révolutionné nos moyens de déplacement et sans qui je ne pourrais pas être là. Mais le temps presse et la prochaine étape me tient en haleine depuis des jours.

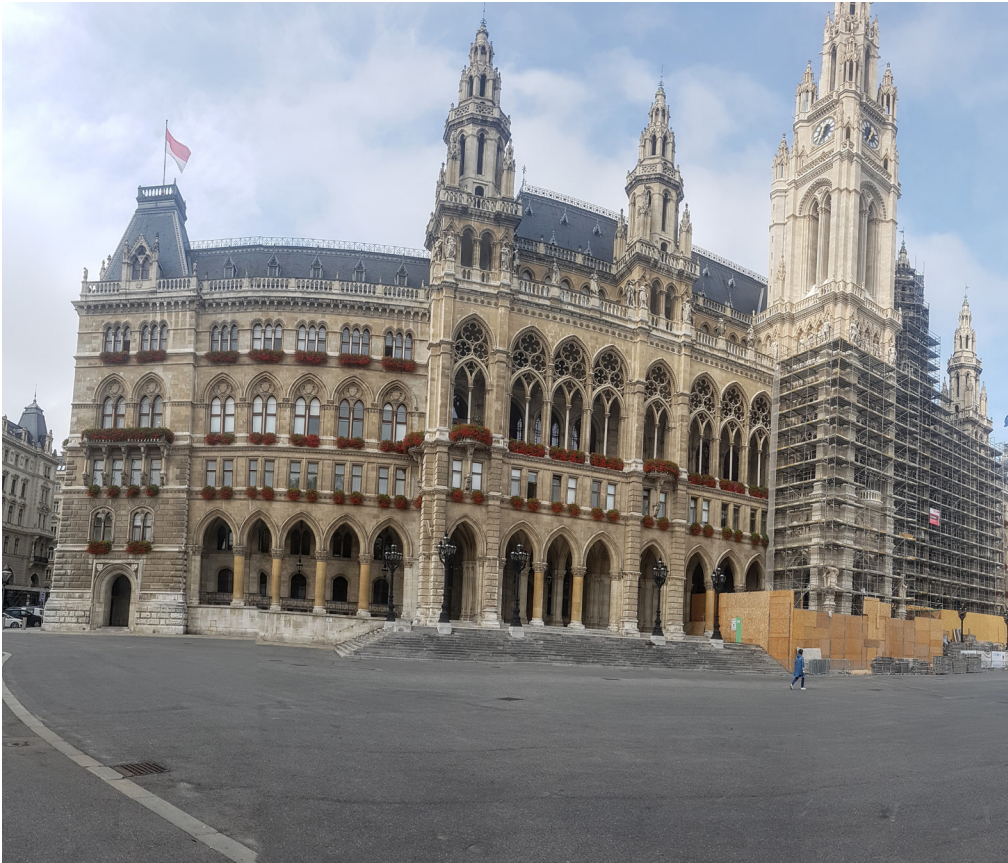


J'ai Vienne en ligne de mire puisqu'il ne me reste que cent cinquante kilomètres avant la capitale autrichienne. Je décide tout de même de couper le trajet en deux en découvrant un super camping totalement vide à Zwentendorf. Les sanitaires sont ouverts et parfaitement propres, l'eau est chaude et le soleil brille en fin d'après-midi sur la pelouse tondue du camping. Je décide de m'installer et presque en même temps, le gardien vient faire un tour sur le terrain pour récupérer le montant des nuitées. On est en fin de saison et il passe seulement le matin et le soir pour vérifier si quelqu'un a dormi là. J'ai de la chance car le camping ferme deux jours après ma venue et je n'aurai pas pu profiter de cette délectable douche. Je commence à installer mon réchaud acheté trois jours plus tôt après l'oubli de mon matériel à Strasbourg. Mais dans mon incorrigible distraction, je n'ai pas choisi la bonne bonbonne de gaz. J'ai déjà découpé mes légumes, la nuit commence à tomber et je n'ai pas envie de manger des pâtes crues. En dessous du barbecue du camping traîne encore un sac à moitié rempli de charbon. Je décide alors de me faire un petit feu et de cuire mon plat du soir sur ce barbecue. Ça prendra du temps mais je suis content de pouvoir savourer un repas chaud avant d'aller me coucher.

J'arrive dans la capitale autrichienne en début d'après-midi, la route était simple et sans intérêt notable. Je n'avais jamais pensé à visiter Vienne et ne m'attendait à rien. Surtout pas à que la ville soit si grande. Jusqu'ici, toutes les villes autrichiennes se traversaient en quelques minutes et ne perturbaient pas le peureux campagnard que je suis. Mais en arrivant à Vienne, le Danube se sépare en un canal qui traverse la ville et que je longe jusqu'à arriver à côté de nombreuses fresques de graffiti dont je raffole. Je déjeune sur un joli ponton fraîchement aménagé de tables et bancs en bois. A quatorze heures, je passe chez Gaetan déposer mes affaires et retourne passer l'après-midi sur mon vélo à serpenter en ville. C'est majestueux et immense. En vélo, je suis très à l'aise et je me déplace avec aisance. Evidemment, je ne peux m'empêcher de suivre le parcours street art mis en place par le festival La Calle Libre qui rassemble des dizaines d'artistes du monde entier pour peindre des murs colorés de plusieurs mètres de haut. Je me régale et m'amuse de pouvoir pédaler



Sur son profil, des dizaines, des centaines peut-être, de commentaires élogieux. Il ne m'en faut pas plus pour contacter cet hôte hors du commun. Et alimenter l'envie de rencontrer celui qui se fait appeler Honzo et qui rend service aux cyclistes de passage à Vienne. Sans attendre, il m'accepte chez lui pour le week-end et quand j'arrive dans son petit appartement, je comprends vite que je suis tombé sur un personnage atypique. Dans ses quarante mètres carrés répartis en un salon-chambre, une chambre d'amis et une cuisine-salle de bains, il n'y a pas un centimètre de libre pour reposer le regard. Tout est rempli et nous n'avons pas d'autre choix que de manger debout dans la cuisine, accoudés aux étagères débordantes de réserves. Lors du premier confinement, il a voulu se préparer au pire et, à côté des conserves à n'en plus finir, il a rempli plusieurs centaines de bouteilles d'eau en plastique qui s'entassaient contre les murs du sol au plafond. De l'eau, il n'en sera pas question au long de ce repas pâtes-cheddar avalé à mesure que les cannettes de bière se vident. Et Honzo n'est pas un homme à s'en contenter de l'apéro. Bien vite, on se retrouve au troquet du coin, une cabane à saucisses dont raffolent les autrichiens. Toute la soirée, c'est une population bigarrée qui viendra acheter des hot-dogs moutardés et des bières mousseuses. Nous, on a décidé de camper là, on refait le monde, on parle de la peur qui enferme, de la solitude qui tue à petit feu et puis, heureusement, de la joie du voyage et des rencontres. Ça fait treize ans qu'il accueille des voyageurs de tous les horizons dans son appartement. Il a déjà eu plus de mille visiteurs ! Et c'est son huitième livre d'or que je remplis le lendemain matin avec une sévère gueule de bois qui m'empêchera de profiter pleinement de la magnifique Vienne. Mais, rien à regretter, la nuit a duré tard, s'est finie dans un bar d'un autre temps et avant le départ, Honzo m'a gratifié d'un sac rempli d'aliments en tout genre mais aussi des couvertures de survie, de badges réfléchissants pour mon vélo et d'un couteau de défense que j'ai heureusement pris soin de laisser au fond de mon sac tout le voyage.



le long du canal ou des grands boulevards qui traversent Vienne. Le soir, je rejoins Gaetan et nous partageons un délicieux repas et de bonnes discussions qui nous tiennent éveillés tard. Le lendemain, je profite du calme de son appartement pour me reposer et passer quelques coups de fil avant d'aller au Leopold Museum. Les œuvres de Schiele et Klimt m'ont toujours fasciné et j'ai choisi de visiter le musée à l'aide d'un audioguide qui m'apprend les détails de la vie et de l'œuvre de ces artistes qui ont marqué de leurs empreintes l'art autrichien et international.

Malgré la taille de la ville qui ne me rend pas tout à fait à l'aise, j'apprécie les grands parcs, les routes assez aérées et le dynamisme qui semble être de mise à Vienne. En fin d'après-midi, direction chez Honzo pour une soirée assez incroyable et presque irréelle en ce temps de restriction qui force, normalement, les bars à respecter des consignes d'accueil stricts et contraignantes. Faisant fi des consignes, on trouve de quoi s'enivrer joyeusement.

Le lendemain, nous faisons moins les fiers mais Honzo insiste pour me faire visiter la ville. Nous partons en promenade malgré une gueule de bois qui me donne envie de vomir à chaque pas. Il fait beau, les promeneurs sont nombreux dans les parcs fleuris de la capitale autrichienne. Les piques-niques sont de sortie et je suggère à Honzo de me laisser découvrir à l'ombre d'un arbre. Il m'abandonne et je laisse le temps couler en espérant reprendre un peu d'énergie. A côté de moi, des dizaines de jeunes s'adonnent à un sport que je n'avais jamais vu. Le Spikeball est un mélange de volley et de tennis où deux équipes de deux joueurs s'affrontent avec un filet-trampoline circulaire dans lequel ils doivent envoyer la balle. Seulement munis



de leur bras, les joueurs peuvent se faire deux passes avant d'envoyer la balle sur le filet et faire en sorte que celle-ci retombe par terre avant que l'équipe adverse n'arrive à la contrôler. L'engouement est bien réel et j'hallucine un peu de les voir s'échauffer puis s'encourager comme lors d'un véritable tournoi officiel. Pour peu, je fatiguerai rien qu'à les regarder jouer. Je rentre à la tombée de la nuit, je cuisine un solide plat de pâtes et je m'endors en regardant un film.

Dimanche matin, je me lève tôt après une longue nuit de repos. Et Honzo est déjà debout et me tend un sac rempli d'objets de toutes sortes. J'essaye de refuser tous ces cadeaux mais rien n'y fait, Honzo insiste et plutôt que d'engager une longue discussion à sept heures du matin, j'embarque ce sac et toutes ces affaires dignes d'un aventurier de l'extrême. Je quitte Vienne en empruntant la Hauptallee, une longue avenue piétonne et cyclable de quatre kilomètres et demi de long qui traverse de manière totalement rectiligne un splendide parc au sud-est de la ville. Je retrouve le Danube peu après et je profite des aménagements mis en place pour les promeneurs. De nombreux chemins sillonnent autour du fleuve, je croise de nombreux piétons et au moins autant de cyclistes tandis que seul un courageux nageur ose faire des longueurs dans un eau cristalline mais bien trop fraîche pour moi. Entre Vienne et Bratislava, ce sont seulement cinquante-cinq qu'il faut parcourir. Ce qui en fait les capitales européennes les plus proches (après Rome et le Vatican pour être exact). Et pour compléter ce guide touristique d'informations capitales, c'est le fleuve Congo qui sépare Kinshasa et Brazzaville qui est la plus courte distance entre deux capitales.





L'ami parcourt

Ça fait plus d'un mois que j'ai quitté la France et j'ai vécu intensément toutes les émotions qui m'ont parfois submergées.

Quand on voyage à vélo, on a souvent l'impression de vivre plusieurs semaines en une seule journée. Le paysage change, la météo vous fait la tête avant de vous sourire, le vélo s'enrhume ou s'enflamme, on passe les frontières et on change de langue, parfois les jambes semblent légères avant de flancher totalement l'heure d'après.

C'est assez étrange et intense ce rythme que la solitude de la route accentue.

Ajoutez à ça le fait que j'ai la chance de voyager sous le signe de Covid. À chaque pays et à chaque journée ses restrictions et ses "coutumes".

Mais il semblerait que la Hongrie ait décidé de se la jouer intransigeante. Frontières fermées à tous les non-résidents. Résident mouvant, le Danube s'en moque mais moi je sais plus par où passer.

J'ai aussi appris que la Moldavie n'est pas plus ouverte pour l'instant et que j'ai donc des perspectives peu engageantes de suivre le géant fleuve.

Alors, j'ai évalué les options et j'ai pris la décision (encore très flexible) de me diriger au Sud (vite, de la chaleur face au vent et à la grisaille qui persiste) en allant en Slovénie, en Croatie et vers l'Adriatique avant de retrouver la France par l'Italie.

Je partais pour un aller simple avec l'idée d'offrir mon vélo à un moldave mordu de la pédale. Mais coupable d'abandonner ma monture après cette aventure, je vais faire tout pour que l'histoire dure.

Amis, si vous avez donc contacts ou plans sur cette nouvelle route, lâchez vous!

Mais surtout, depuis peu j'ai découvert une nouvelle passion qui accompagne ma migration : les podcasts! C'est vraiment génial en vélo, je suis à la recherche de ceux qui vous ont passionné et fait vibrer. Moi je suis tout novice mais j'adore cette chaîne-ci: Post-Scriptum!

À vos partages alors, et d'ici là, portez vous bien.



Brati Slava

100 KMS

À VENDRE
des 4 vents

MES ADIEUX
AU
CANUBI

DE VIENNE À ZAGREB

ANIMATION
AS A
WEAPON

STOP
TRIK

P
R
I
V
I
V
I
E

4

MES ADIEUX AU DANUBE

*380 kms du 27 septembre au 17 octobre,
de Vienne à Zagreb*

Après presque un mois de route, j'ai finalement la sensation de changer d'univers. Jusqu'ici, l'Europe se ressemblait et si on excepte la langue et quelques singularités régionales, j'aurai tout à fait pu me sentir en France ou en Belgique. Une fois passée la frontière slovaque pourtant, je plonge dans un décor soviétique où les immeubles rectangulaires s'alignent maladroitement les uns à côté des autres. On sent le béton et l'architecture bon marché dans cette petite capitale qui est surplombé par un château et quelques ruelles de pavés dans lesquelles il doit faire bon vivre de déambuler lorsque la pluie s'absente. Je n'ai pas eu cette chance et c'est principalement sous une météo maussade que j'ai découvert Bratislava.

Je logeais chez Erich, un slovaque qui a fait des études en France et un stage à l'ONU en Belgique. Ne voulant pas bosser dans des grandes institutions, il monte son business en achetant des serres pour produire des plants de fleurs. Il en vend dans toute l'Europe et agrandit petit à petit son entreprise. Sans vouloir forcer les choses ni viser la lune, il se diversifie et produit des légumes et des fraises. La vente se fait sur place ou de manière informelle via ses réseaux locaux. Comme il reste encore de la place sous les serres, il décide de construire quelques chambres et des sanitaires pour accueillir des voyageurs. En cette période d'épidémie, les chambres sont toutes vides et il m'offre la plus grande pour les deux nuits que je passe en Slovaquie. Puisque tu arrives à vélo et que tu as fait l'effort de venir par tes propres moyens, pas besoin de payer, je suis reçu comme un roi. On discute beaucoup et on cuisine ensemble le soir. C'est l'occasion de tester les tomates séchées et le ketchup avec la production locale. Nos expérimentations me semblent être de franches réussites et je repartirai de chez lui avec deux bocaux de ketchup savoureux.

Entre le centre ville et mon logement chez Erich, dans des serres à légumes aménagées en chambres, il y avait une demi-douzaine de kilomètres et pourtant on avait l'impression de passer plusieurs univers. Le centre est charmant et on peut facilement prendre du plaisir à se déplacer à pied comme à vélo. Puis viennent ces immeubles sans saveur où le temps semble s'être arrêté avant la chute du bloc communiste. Et surgissent, à la sortie de la ville, ces zones commerciales qui fleurissent partout dans le monde. Dans des bâtiments lumineux aux grandes baies vitrées, on trouve les traditionnelles enseignes symboles de la mondialisation. J'achète mes pièces de vélo dans un Décathlon où je parle français avec un cycliste qui rêve d'aller travailler à Paris.

C'est impressionnant le nombre de bâtiments en construction. Comme des champignons, les buildings gonflent et apparaissent de partout. Je me demande bien qui pourra remplir tous ces appartements et bureaux. Les deux derniers kilomètres avant les serres où je retourne après une journée de visite sont en travaux. Une deux-voies devrait remplacer rapidement la route cabossée qui existe encore. Les vélos devraient



même avoir une piste cyclable mais pour l'heure, je dois rouler entre les camions et les terrains vagues. Je tourne à gauche dans une rue qui tient plus du chemin et je croise des ouvriers en train de construire une petite maison voisine des serres. Ils grignotent assis sur leur frigo-box et tandis que les chiens courent dans le sable, je constate encore une fois cette transition à deux vitesses qui veut offrir du luxe et du prestige à une capitale qui n'est pas encore capable d'assurer un accès confortables aux quartiers un peu éloignés du centre.

Je dis adieu au Danube mardi six octobre. Puisque la Hongrie, comme la Moldavie, est fermée, je décide de partir au sud, en direction de la Croatie. À ce moment, j'espère encore prendre un train pour aller découvrir Belgrade dont j'avais entendu tellement de bien. Mais pour l'heure, je commence mal mon départ en me perdant entre le périphérique et les voies de chemin de fer. J'arrive à retrouver ma route et passe la frontière avec une situation surréaliste. Une tente kaki est posé sur le bord de la route et un militaire dans une chaise de camping me laisse passer en regardant une vidéo sur son téléphone. Je me demande si c'est une punition ou une récompense pour le militaire que de devoir rester là à surveiller une frontière constamment ouverte. En Autriche, je traverse des champs d'éoliennes par dizaines et retrouve une voie cyclable super bien aménagée et balisée qui m'amène jusqu'à Neusiedlersee, un lac clos dont la profondeur n'excède pas deux mètres. Il y a de nombreux



oiseaux et je profite de cette agréable balade en même temps que de nombreux cyclistes, des retraités pour la plupart. Pour traverser le lac, il faut prendre un petit bateau pendant une petite heure. De l'autre côté du lac, je reprends le vélo pour gravir plusieurs coteaux de vignes qui admirent le lac dans toute sa longueur.

Les guerres et les conflits successifs ont maintes fois redessiné les frontières des pays. Et c'est une bizarrerie qui date du siècle dernier qui fait que la ville hongroise de Sopron est presque totalement enclavée en Autriche. Quelques kilomètres de lac sont aussi en Hongrie et je me retrouve à devoir passer cette frontière interdite. C'est une petite route de campagne qui traverse cette ligne fictive marquant la séparation entre les deux voisins. D'énormes plots de béton ont été posés sur la route pour empêcher les voitures de passer. Personne ne surveille, je soulève le vélo et me voilà en Hongrie sans autre complication. Je n'ai que vingt kilomètres à faire, j'en profite et m'arrête dans un magasin acheter de quoi manger un peu. Une nouvelle langue et surtout une nouvelle monnaie. L'euro n'a pas cours ici et pour une boisson et quelques biscuits, j'en ai pour six cents forints. Je n'ai aucune idée du taux de change et je suis un peu inquiet lorsque j'insère ma carte de banque dans la machine. Heureusement, ça revient à un euro cinquante, la vie coûte de moins en moins chère. Je n'aurai pas le temps d'en profiter longtemps. Après avoir traversé une frontière plus classique sans la moindre question des douaniers, je



reviens en Autriche où je dois rejoindre la maison de Rita qui m'accueille ce soir-là. Rita, une cycliste des plus aguerries, m'a préparé un délicieux repas et nous discutons de son voyage à vélo à travers le monde. Je m'endors la tête pleine de paysages magiques et des rêves à n'en plus finir.

Pourtant, le matin est gris et pluvieux. Je manque de motivation mais je m'équipe chaudement et je pars dans la pluie. La matinée est longue et pénible, les côtes raides se succèdent, je pousse souvent mon vélo et je m'arrête à midi dans une zone commerciale à la sortie d'Oberwart. Je mange des frites croustillantes en séchant mes affaires humides. L'après-midi tourne presque à la catastrophe quand je me retrouve sur une nationale tendance autoroute où les camions me dépassent en klaxonnant. Je trace au plus vite jusqu'à la première sortie sur ma route et je constate que j'ai fait un joli détour. Heureusement, la pluie a cessé, je peux reprendre mes esprits et repartir en destination de Bad Waltersdorf, une ville touristique reconnue pour ses bains thermaux. Arrivant sur place, je sonne à la première guesthouse que je croise : complet ! Pareil à ma seconde tentative et rebelote pour la troisième. Je choisis d'utiliser internet pour trouver ma perle rare. Une superbe petite maison sur les hauteurs avec piscine et lit moelleux. Je profite du confort jusqu'au petit déjeuner où presque tout est fait maison. Du pain frais, des confitures et même de la tartinade au chocolat préparées avec soins. Je me gave avant de partir et je prends la route vers Graz.



La route pour y arriver est assez facile, vallonnée tout de même mais plutôt agréable. Je passe trop de temps à vérifier sur mon téléphone si je suis toujours sur le bon chemin plutôt que de faire confiance à mon intuition. Voyageur amateur, le doute ne me lâche pas et mon esprit est

Une des joies de warmshower consiste à tracer son itinéraire en fonction des accueillants potentiels. De Bratislava à Graz, j'avais plus de deux-cents cinquantes kilomètres à parcourir et en regardant sur la carte de l'application, je vois la présentation enthousiaste de Rita, cycliste confirmée, qui peut m'héberger à Nebersdorf, en Autriche. Rita n'a pas encore trente ans et a déjà traversé une bonne partie du monde à pied ou à vélo. Son premier voyage, elle l'a fait il y a quelques années en partant de chez elle avec juste son sac sur les épaules et l'envie de rejoindre l'Afrique. En six mois, elle a usé ses chaussures en traversant l'Europe pour rejoindre le Maroc. Elle a ensuite découvert le vélo et son premier périple l'a mené à Istanbul en quelques semaines. Voilà que le virus s'était emparé d'elle et ses horizons n'en finissaient plus de s'élargir. Elle a donc économisé, quitté son travail et s'était mise en selle en mars 2019 avec l'envie de rejoindre la Nouvelle-Zélande en vélo tout en minimisant ses trajets en train et en avion. Quelques milliers de kilomètres plus loin et autant de rencontres et d'anecdotes savoureuses, elle était au Myanmar quand le coronavirus commençait à faire des ravages dans le monde entier. Dare-dare, elle s'est dépêchée de rentrer se mettre en sécurité chez elle et a repris un petit boulot en attendant que la crise sanitaire prenne fin pour se remettre en route. Elle pense déjà à un nouvel itinéraire, plus au nord cette fois, en passant peut-être par la Russie pour rejoindre la Chine et retrouver son itinéraire qui l'amènera en Océanie.

autant désespéré par mon trajet que par ma rupture qui continue d'accaparer mon attention. Heureusement, l'accueil de Samuel est fantastique. Il habite dans une coloc comme j'ai toujours connu et à peine franchi le seuil de sa maison, je me sens comme chez moi. Pour la première fois depuis de longues semaines, j'ai la chance d'aller à un concert. J'avais presque oublié le plaisir de vous du monde sourire et danser ensemble au rythme de la musique. Le Klub Vacuum est un lieu bien comme j'aime, avec de la récup, des bières artisanales et des hippies poilus qui partagent tournées et accolades. Sur la scène : Yaga Yoman, un groupe de reggae fraîchement constitué. Quand je demande à Samuel depuis combien de temps le groupe existe, il me dit que pendant les répétitions d'avant concert, le bassiste demandait au chanteur son prénom. Pourtant, ils sont en phase, le chanteur assure le show et nous envoie des good vibes pleines d'amour à tout bout de champ. Derrière, les musiciens s'éclatent et il faut bien tout le sérieux des organisateurs pour nous laisser assis. Les règles sanitaires nous forcent à rester sur nos bancs mais ça se déhanche et ça tape des mains. La bonne humeur est contagieuse et tout le monde profite pleinement de ce moment de liberté. Je rentre dans la nuit en fredonnant les airs de Bob Marley et m'endors avec l'esprit léger.

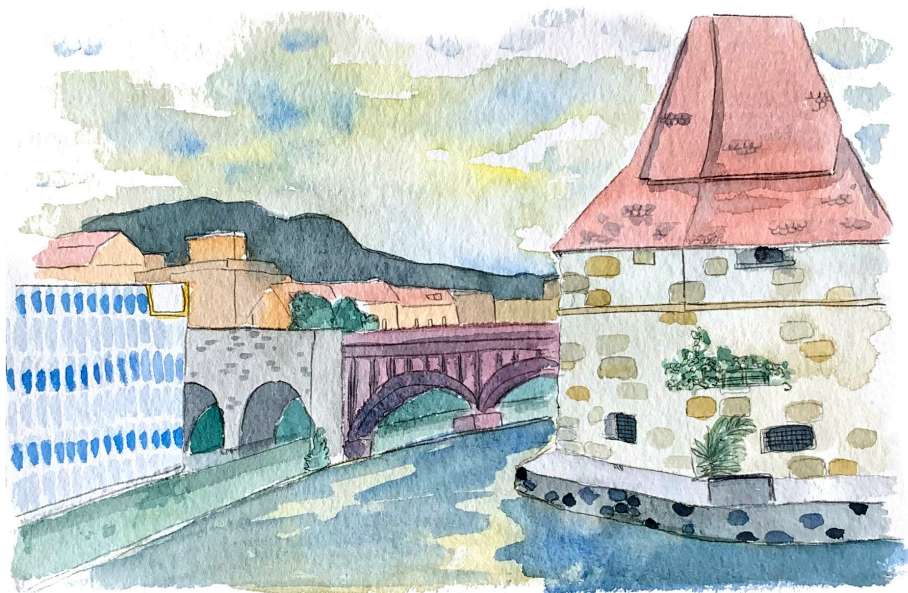
Graz, avec ses trois-cents mille habitants, est la deuxième plus grande ville d'Autriche. Arrosée par la rivière Mur, elle se trouve dans une plaine délimitée par les contreforts du massif alpin et par les collines de Styrie. C'est une jolie cité dynamique que je découvre en allant dans la colocation de Samuel. L'accueil est à la hauteur et à peine installé, il m'invite à le suivre pour un concert de reggae en ville. Je resterai deux nuits et nous avons l'occasion de discuter de nos expériences respectives de cyclistes et de voyage. Tandis que je lui explique l'organisation de l'AlterTour, il me raconte comment se déroule le tour Ecotopia, qu'il a coordonné deux ans durant.

Je reste une journée de plus à Graz et ça commence très fort puisque j'ai découvert une maison en vente en Normandie. Et avec des amis, on a décidé de tenter l'aventure. Ils sont trois à être allés visiter les lieux et avoir eu le coup de foudre. On décide de se lancer et on fait une offre d'achat. Je pars ensuite à la recherche d'un atelier de vélo pour remettre un peu le mien sur pied. Samuel m'avait donné une adresse où je débarque en début d'après-midi pour voir si ils peuvent réparer mon dérailleur usé. Le patron, entendant mon accent incertain, appelle Yvan, un nantais expatrié depuis des années en Autriche. Ivan est vraiment super sympa et prend très à coeur la réparation de mon vélo. Il me trouve un dérailleur à peine usé et me remplace plusieurs pièces pour presque rien. En partant, il me donne encore son numéro de téléphone et me propose de l'appeler si j'ai encore des soucis. Fort de cette belle rencontre, je profite de Graz, qui est une ville sublime où les animations semblent nombreuses, même en temps de Covid. Il y avait de la musique dans les rues, des associations qui faisaient la promotion de leurs actions sur la place principale et j'ai passé de longues minutes à regarder les skateurs enchaîner les figures acrobatiques.

Ecotopia c'est un tour à vélo militant qui existe depuis 1990 et qui rassemble des cyclistes du monde entier. Le tour traverse plusieurs pays européens chaque été et est auto-géré. Tous les participants s'engagent à porter la nourriture et à participer aux tâches communes. Le groupe essaye de s'arrêter dans des lieux mettant en avant les alternatives à la société capitaliste et s'efforce de donner un coup de main sur les projets des lieux d'accueil. L'été 2020 devait marquer les trente ans de l'organisation, malheureusement le virus aura eu raison de cette édition et j'espère pouvoir découvrir le Tour dans les années à venir.

Après ce passage chaleureux et réconfortant, je me dirige vers un nouveau pays. C'est à travers la Slovénie que je poursuis ma route. Je continue de m'émerveiller des voies cyclables autrichiennes avec des points d'eau potable fréquents et des indications assez précises. En arrivant en Slovénie, je me coltine un véritable mur où je n'aurai pas d'autres choix que de pousser ma monture. Ça pique mais j'enchaîne sur une jolie descente qui m'amène à Maribor. Au loin, je vois deux cyclistes en train de regarder leur téléphone. C'est ma première rencontre, je ne veux pas louper ça. « *Salut amis cyclistes, d'où venez vous ?* » Je les accoste par surprise et Sven et Myriam sont ravis de me raconter leur voyage. Partis d'Allemagne début juillet, ils sont passés par la Scandinavie avant de rejoindre la Slovénie et ensuite d'enchaîner vers le sud de l'Italie où ils espèrent passer l'hiver au chaud dans une ferme. Ils sont très sympas et on décide de manger ensemble à midi. Malheureusement, nos routes se séparent déjà car ils avaient prévu de partir sans s'arrêter à Maribor alors que j'ai très envie de découvrir cette charmante ville aux pieds des montagnes. Je ne suis pas déçu, la ville est magnifique et très animée. Je loge en plein centre et les terrasses comme les restaurants sont pleins. L'ambiance est festive et j'ai la chance de tomber sur un festival de films d'animation. Les projections sont gratuites et les films viennent du monde entier et sont en anglais. J'enchaîne trois séances sur deux jours. C'est plus d'une vingtaine de court-métrages que je découvre et globalement la qualité est excellente. Ma chambre aussi est excellente, je me repose et profite du dimanche pour participer à notre première réunion concrète sur le projet d'habitat en Normandie. À ce stade, nous sommes huit, il nous manque encore beaucoup d'argent et de certitudes mais ça commence à prendre forme.

Je quitte Maribor alors que la neige a fait son apparition sur les sommets voisins. Je gèle et mes vêtements légers ne sont pas adaptés à cette météo. Pour la première fois du voyage, je dois montrer mes papiers à la frontière. Me voilà en Croatie et je troque l'euro pour le kuna.



Les prix continuent de chuter, je loge dans une auberge qui me coûte moins de dix euros la nuit. Avant d'arriver là, j'ai fait face à un relief vallonné qui m'a donné du fil à retordre. Dans cet endroit isolé, je me retrouve dans un bâtiment tout neuf qui jure avec la ruralité du village. Je suis le seul voyageur et j'ai donc plusieurs étages rien que pour moi. C'est l'occasion de cuisiner tranquillement. Tout est équipé à la sauce Ikea et dans ces meubles blancs encore trop propres, je me prépare des pâtes aux légumes que je mange en regardant la télévision et Roland Garros qui se tient actuellement.

J'arrive à Zagreb après une nouvelle journée de pluie. La route a longé la frontière entre la Croatie et la Slovénie et c'est peu dire que la zone était naguère bien protégée. À la forêt et à la rivière se sont ajoutés les rails de chemins de fer et d'imposants barbelés. Après plusieurs semaines à traverser régions et frontières librement, je prends conscience que cette itinérance sans entrave est loin d'être acquise à travers le monde. Je m'offre un imposant repas dans une auberge à l'en-



trée de la capitale en étant loin de me douter de l'enfer qui m'attendait. Zagreb est incontestablement la pire ville qu'il m'a été donné de traverser en vélo. Absolument aucune piste cyclable, des rues pavées en mauvais état et des passages piétons encombrés de poubelles et de voitures mal stationnées. Les quelques cyclistes et les livreurs de repas arpentent péniblement le macadam en tentant d'éviter la chute qui guette. Je loge dans une auberge moderne assez bien située. Dans ma chambre, je commence à parler anglais avec mon voisin et après quelques mots, le verdict tombe : « *you speak french right ?* » « *Oui, bien sûr, je viens de Belgique et toi ?* ». John est originaire de Charleroi, sa maman vit même maintenant dans ma ville natale de Louvain-la-Neuve. Il vit dans les Balkans depuis plusieurs années et est littéralement tombé amoureux de la région dont il a appris la langue et la culture. Je profiterai de sa présence pour découvrir les troquets locaux dont l'ambiance nous replonge immanquablement des années en arrière. On peut encore fumer à l'intérieur et les clients taciturnes grillent clope sur clope en enchaînant les bières pas chères. Au comptoir d'un estaminet enfumé, la patronne est habillée comme pour une soirée chic. Collier à perles et robe à paillettes, elle discute avec un groupe d'amies alors qu'un papy regarde des vidéos sur son téléphone. Derrière son bar, la patronne nous impressionne avec un français des plus corrects. On met pourtant longtemps à saisir de quoi elle parle quand elle associe la Belgique à poireaux. Poireaux ? Poivrot ? Non, Poirot, Hercule Poirot, le héros d'Agatha Christie qui est originaire de Belgique. Autre époque, on se marre face à notre ignorance et les bières s'enchaînent dans une ambiance presque irréelle.

Pour ma deuxième journée dans la capitale croate, je me lève à l'aube et me dirige vers la gare de bus pour embarquer en direction des lacs de Plitvice. Situés à cent-quarante kilomètres de Zagreb, c'est un parc national composé de seize lacs reliés entre eux par des chutes d'eau. C'est absolument magnifique, l'eau transparente offre des dégradés de bleus à s'en faire exploser les mirettes. Les berges des lacs sont joliment

aménagées et on peut se déplacer très facilement d'un étage à l'autre. J'ai de la chance de visiter tout ça loin de la foule de touristes qui s'entassent en été. Rapidement, j'ai vu tous les lacs et puisqu'il me reste trois heures avant le bus du retour, je me lance dans la grande randonnée. Il est indiqué qu'elle dure quatre heures, je me sens chaud et confiant en mes jambes et je m'élance bille en tête. Le sentier grimpe dans la forêt, les lacs s'éloignent et je me rends rapidement compte que j'ai peut-être été audacieux. Après deux heures de marche, je suis au sommet de la randonnée mais seulement à la moitié du parcours. Avec mon sac sur le dos, j'entame une descente sportive pour ne pas louper mon bus. Il ne me reste que quinze minutes et je ne suis toujours pas aux lacs. J'ai l'impression d'être perdu, mon téléphone ne capte aucun réseau, je commence à stresser gentiment. Heureusement, je croise des promeneurs qui m'indiquent le bon chemin. Je suis juste en face de la route principale et du parking. Il me faut descendre plusieurs escaliers et remonter de la même hauteur. En sueur, j'arrive pile à l'heure à l'arrêt. Mais ma ponctualité se heurte à l'organisation chaotique des transports. Le t-shirt et le pull encore trempés, j'attends dans le froid une heure avant que ne se pointe un bus. Je rentre dedans, m'installe bien au chaud et le contrôleur passe vérifier mon ticket une dizaine de minutes après le départ. Il me le redonne énervé et me dit que ce n'est pas la bonne compagnie. Je ne comprends rien, j'ai payé ce matin l'aller-retour et j'essaye de lui expliquer que je ne savais pas qu'il y avait plusieurs compagnies. Sans rien écouter à mes explications, il hurle au chauffeur de s'arrêter pour me déposer sur le bord de la route. Dehors, il fait maintenant nuit, je ne veux pas me risquer à être perdu dans la campagne croate. Je paye donc mon trajet pour la seconde fois et m'enfonce rageusement au fond de mon siège.

Pour cette troisième et dernière journée à Zagreb, le temps continue de me jouer des tours, j'en profite pour faire une lessive et aller visiter un musée sans trop d'intérêt. Lorsque la pluie cesse, je me dirige de l'autre côté de la ville à la recherche de magasins de livres d'occasion

où je pourrais trouver des ouvrages francophones. C'est dans une échoppe minuscule que mes pas m'amènent. Un vieux bonhomme est assis sur un tabouret à l'entrée et bloque le passage. Il faut dire qu'il n'y a pas un centimètre de libre dans son magasin. Je lui explique que je parle français et il se lance à la recherche de livres pouvant me plaire. Il me charge les bras de bouquins ésotériques : « Comment lire son futur dans les cartes ? », « La possibilité d'un univers parallèle » et j'en passe. Les bras remplis et alors que je commence à désespérer, il dégage un Paulo Coelho. Il ne m'en faut plus, je l'arrête, lui dit que c'est absolument parfait et lui rend tous ses livres new age. Quand il faut payer, il m'annonce l'exorbitant tarif de dix kunas (un euro donc). Je n'ai que sept kunas mais ça fera l'affaire, il prend ma monnaie avec le sourire. A l'auberge, je rencontre un voyageur insupportable. De ceux qui pensent tout connaître et se permettent des généralités sur un pays dans lequel ils ont passé deux semaines. Je l'écoute débiter ses préjugés en tentant à peine de le contredire tellement c'est gros. Ma bière finie, il veut en recommander une autre mais je ne pourrais pas m'infliger une deuxième pinte avec lui. Je profite de mon départ et prétexte des affaires à ranger pour pouvoir lui fausser compagnie et clôturer ainsi ce séjour croate qui ne restera définitivement pas dans les annales.





Ca s'agite loin du Danube

Depuis quelques jours, je n'ai pas fait monstre de kilomètres mais pourtant, on ne peut pas dire que je n'avance pas. Tout d'abord, et ce n'est pas rien, on est en chemin pour acheter une maison ! Enfin, plus qu'une maison, un authentique lieu de résilience que l'on veut humain, politique, écologique et culturel. Bref, une joyeuse communauté d'hippies décroissants. Mais malgré mon excitation (bien croissante, elle) chuuuuuuu, c'est pas encore fait, je reviendrai très bientôt vous harceler de plein d'infos.

Sur ma route, depuis que j'ai quitté le Danube j'ai mis mes mollets à contribution. Ça grimpe tous les jours. Parfois dans des proportions peu réjouissantes mais les paysages valent souvent le détour et je suis bien content d'avoir changé de parcours. Les rencontres se sont enchaînées et quelques belles surprises ont jalonné mes tours de roues.

J'ai squatté chez Rita qui n'est pas la moitié d'une baroudeuse. Partie d'Autriche à vélo, elle a rejoint le Myanmar en quelques mois avant qu'un fichu virus (indice : il commence par Cov.) ne la ramène à la maison. Mais avant, elle avait déjà marché de chez elle au Maroc.

Puis j'ai été accueilli par Samuel, qui a organisé le tour Ecotopia Biketour, un voyage itinérant à vélo. Il a lui même passé plusieurs années sur la route avant de se poser un peu à Graz.

C'est à Graz justement que j'ai eu la chance de rencontrer Yvan qui bosse pour Rebikel à retaper des vélos. Il a bichonné le mien qui commençait à sentir le poids des kilomètres !

Puis à Maribor, j'ai rencontré un couple d'Allemands, sur les routes depuis trois mois, avec qui j'ai passé de bons moments. Il y avait un festival de films d'animation franchement terrible et j'ai profité de quelques séances tandis que la pluie battait son plein.

Les averses ne s'arrêtent que ponctuellement et j'ai profité d'une accalmie pour visiter les lacs de Plitvice (très très biutiful) depuis Zagreb où je suis installé. Je m'amuse à prendre des selfies dans l'incrooooooyable musée des illusions de Zagreb. Vous voyez à quoi j'en suis parfois réduit ?

Bref, demain matin, je pars en direction de Ljubljana, le soleil est annoncé pour quelques jours.

Je vais aller balader mon vélo dans les Alpes slovènes avant de me diriger vers Venise et d'entamer la traversée italienne.

D'ici là, portez vous bien, courage pour tenir le coup dans ce climat angoissant.

SLOVENIE

BOING!

WAAAAA

LUNDI À BLEU

KAP
À
L'OUEST

555 KMS
DE ZAGREB A
VICENZA



5

CAP À L'OUEST, LE RETOUR EN FRANCE

*555 kms du 17 au 24 octobre,
de Zagreb à Vicenza*

Je pars dans la matinée de Zagreb, après avoir allégé mon sac et confié à John livres, dessins et surtout ma tente qui ne me sera plus d'aucune utilité. La sortie de la capitale se passe sans encombre et je reviens en Slovénie après quarante kilomètres facilement avalés. Mais à peine ai-je traversé la frontière que ma roue arrière me fait une ultime frayeur. Le moyeu se fend littéralement et les billes s'écoulent sur la chaussée. Impossible de pédaler et le magasin de vélo le plus proche est à Zagreb. Surtout ne pas revenir en arrière. J'analyse les options et je vois une gare de trains à Brežice, à une quinzaine de kilomètres. De là, je pourrais aller directement à Ljubljana et trouver de l'aide. Je pousse mon vélo et dans le même temps tend mon pouce. Je suis verni car en quelques minutes, un pick-up s'arrête, charge mes affaires à l'arrière et je prends place sur la siège passager. Le conducteur me dépose à la gare et le train arrive quelques minutes après. Veinard, je me retrouve à Ljubljana dans l'après-midi. Je passe déposer mes affaires dans une petite maison partagée avec un ouvrier dans le bâtiment qui passe son week-end allongé au lit à regarder des vidéos. Les présentations sont remises à plus tard car je me dépêche de filer au plus proche atelier de réparation. Je vous le donne en mille, ça commence par Déca et termine par Lon. Sans tergiverser, on me fixe une nouvelle roue qui fonctionne divinement et j'ai presque l'impression d'avoir un nouveau vélo depuis Graz et les premières améliorations. Maintenant, c'est sûr, je ramènerai coûte que coûte ma bicyclette en France, j'ai encore des aventures à vivre avec elle.

Malheureusement pour moi, le Covid continue de sévir et depuis hier soir, tout est de nouveau fermé en Slovénie. Cassure nette et sévère après les quelques soirées dans les troquets croates. Ici, plus de restaurant et encore moins de bar, je me contente d'imaginer ce que pourrait être la vie dans cette très agréable capitale. C'est dans les contrastes que je comprend mieux ce que j'apprécie et ce qui me rend mal à l'aise. À Zagreb, les rues étaient étroites et les piétons acculés entre les magasins et les voitures qui prenaient toute la place. Ici, les rues sont aérées, les bâti-

ments laissent passer la lumière du soleil et les cyclistes ont droit à leur voie exclusive. La rivière Ljubljanica traverse la ville et les habitants flânent le long des berges ou se prélassent en profitant d'un doux soleil de novembre. Sur une petite colline trône un château du douzième siècle qui surplombe la ville. L'art prend une place considérable avec des statues un peu partout et de nombreuses fresques murales. Je me régale. Deux squats ont pignon sur rue et proposent habituellement des activités culturelles et des actions de soutien pour les plus démunis. C'est aussi l'endroit propice pour expérimenter d'autres types d'habitations et d'art. Des maisons de guingois, des camions et des assemblages improbables de métal, bois et plastique donne à ces lieux un cachet d'oasis caché. À seulement deux cents mètres de mon logement se trouve Metelkova, né du squat d'une ancienne caserne désaffectée et habitée par différents groupes artistiques dont l'objectif est de créer un complexe artistique et environnement culturel. Dans ma déambulation, je m'arrête parler avec des jeunes qui écoutent Jul, le rappeur marseillais, sans rien comprendre des textes. Dans un anglais bafouillant, on parle de rap et du lieu où se tenait la veille une soirée de fermeture des plus vibrantes.





Tant pis. Je reviendrai, c'est certain, le charme de la ville résonne encore en moi et l'envie de découvrir une Ljubljana festive et débarrassée de masques me porte à l'heure de remballer mes sacoches et de reprendre la route.

Direction Bled en cette matinée froide. Il fait à peine cinq degrés mais je me rapproche des montagnes et la vue des sommets enneigés me gonfle le moral. Sur ma route, aucun souci, le vélo trace la route mieux que jamais et j'arrive au bord du lac de Bled en début d'après-midi. Sur recommandation de John, je vais dormir à l'auberge de Denis, un sympathique trentenaire qui m'accueille avec le sourire et me laisse les clés d'une chambre sans charme mais propre et spacieuse. Dans cette chambre-dortoir, six lits sont vides et seul Peter partage les lieux avec moi. C'est un australien qui travaille sur le développement du maïs en région équatorienne mais qui, depuis février, ne peut plus rentrer chez lui. En Australie, on exige une quarantaine stricte à celui qui veut revenir. Vu que son travail l'amène à souvent voyager, il n'arrive pas à concilier déplacement et isolation. Alors, il squatte où il peut et mène une vie professionnelle nomade depuis de longs mois. Il a passé son année entre Turquie, Portugal, Espagne, Grèce, Tanzanie et Croatie en choisissant les pays les moins contraignants sur la gestion de l'épidémie. Il me raconte qu'à Zanzibar, c'est la décadence. Sans touriste et sans travail, les déchets s'empilent sur les plages. Pourtant, il faut s'adapter et on voit des jeunes reprendre de frêles embarcations pour partir pêcher leur alimentation quotidienne.

Bled, c'est la ville touristique par excellence. Une sorte de petit Annecy slovène. Construite au bord d'un joli lac, elle offre une vue imprenable sur les massifs alpins qui se dressent déjà fièrement. Au milieu du lac, une petite île où est posée une église. Le décor est véritablement enchanteur et je me réjouis cette fois de pouvoir en profiter sans le flux incessant de touristes qui, d'habitude, prend d'assaut les lieux. Je pars escalader une petite colline qui m'offre un point de vue encore plus splendide de la région. Le soir, nous regardons un film en anglais avec Peter, j'ai finalement plus regardé la télé sur ces quelques semaines de voyage que pendant plusieurs années.

Attention, la journée que j'ai vécu en quittant Bled pour rejoindre l'Italie m'a offert des paysages époustouflants que je n'aurai pas assez de mots pour décrire. La voie cyclable grimpe sans forcer dans la montagne jusqu'à traverser des stations de ski. La neige est à mes côtés mais le soleil brille et dans un calme étourdissant, je pédale toute la journée en me sentant presque à la maison. J'ai l'étrange sensation d'être de retour et je m'attends à voir surgir le Mont Blanc dans ma vue. Pourtant, je suis encore loin d'être arrivé. Je galère un peu à me trouver un lit pour la nuit mais les kilomètres avalés valaient très largement les quelques complications du soir.

Voilà que se profile ma plus longue journée du voyage. Pour rejoindre Venise, il me faut pédaler presque cent cinquante kilomètres. Je pars à huit heures trente tapante après un petit déjeuner épais et onctueux à l'image de chocolat chaud italien, à peine écoeurant, dans lequel je trempe croissant et baguette. La route est assez simple à suivre, je garde toutefois mon téléphone à proximité pour être sûr de ne pas me perdre. Une navigation à la 4G, je suis un voyageur moderne. De ceux qui se noient dans les datas. Tant pis, une contradiction de plus. Je m'en accommode tant bien que mal et même si la frustration de passer à côté des choses me traverse parfois, je garde les yeux ouverts et l'esprit tourné vers la rencontre. Louable certes mais d'une application souvent bancal en ces semaines de pandémie. À la pizzeria où je m'arrête, je suis le seul client et le cuisinier est abonné à ses vidéos Youtube en attendant d'hypothétiques commandes. Je me remplis le bide et je repars sous un léger crachin. Une dernière zone industrielle peu avenante à traverser et me voilà face au Pont de Liberté. Long de trois mille huit cent cinquante mètres, cette construction des années trente est le seul lien routier entre la Cité des Doges et le continent. Dans le brouillard, l'atmosphère est presque mystique. D'un côté, les voies rapides que se partagent les voitures et les rails des trains et de l'autre, la mer. Perdu dans les nuages, je ne vois plus les côtes. Seules quelques mouettes qui s'envolent et les bateaux qui voguent au loin sont dans mon champ de vision. Venise à vélo,

c'est un oxymore que je découvre, à peine arrivé sur la première des cent vingt et une îles sur lesquelles s'étend la ville. Un parking à vélo est proposé pour la modique somme de vingt euros la journée. Le prix de mon hôtel. Je passe mon tour et je préfère plutôt attacher ma bécane à une barrière juste à côté du parking des taxis. Heureusement, j'avais choisi un hôtel tout proche et avec mes encombrantes sacoches sur le dos, je passe quelques ponts en suant et découvre le charme d'une ville carte postale. Cette fois, je peux franchement remercier le Covid qui m'offre des rues vides et une chambre d'hôtel quatre fois trop grande pour quelques sous seulement. Je n'avais de Venise qu'une vision très fragmentée, quelques images glanées ci-et-là dans les médias et ce que mon imagination voulait bien me proposer. J'ai découvert une ville absolument unique, hors du temps et de l'espace. De ma Belgique natale, on dit que Bruges est la Venise du Nord. Cette analogie flatteuse est aussi précise que de dire que le Signal de Botranges, du haut de son culminant sommet de six cent quatre-vingt-quatorze mètres, est le Mont Blanc des Fagnes. Rien de ce qu'il m'a été de voir n'arrive à évoquer la finesse et la subtilité des dédales vénitiens. Où que porte le regard, je suis subjugué par la beauté des lieux. Tout prête à l'émerveillement, je me laisse guider sans cet enchevêtrement de ruelles et de ponts. Les canaux serpentent dans la cité,





laissant voguer les quelques gondoles sur l'eau turquoise. Pour la plupart, les gondoliers restent à quai, assis à fumer leur cigarette et à attendre le retour des touristes qui semblent avoir déserté la ville. Sur la Place Saint Marc, les terrasses font la tronche, il y a plus de serveurs que de clients. Pour peu, on dirait une ville fantôme. Alors, quand je m'installe à table à la recherche d'un bon plat de pâtes, on me saute dessus et on s'occupe de moi comme de celui qu'il ne faut surtout pas décevoir. Mission accomplie, je me régale et je vais digérer en me posant dans un parc, armé de mon carnet de croquis et de mes aquarelles.

L'Italie, c'est aussi un point de passage privilégié pour les migrations. Dès Venise, je retrouve de nombreux africains dans les rues, à la recherche d'un avenir meilleur ou simplement une pièce pour manger à midi. Un Ghanéen m'aborde et insiste pour me faire comprendre qu'il ne cherche pas d'argent mais juste à manger. Il me raconte son périple, plusieurs mois d'errance et une traversée en bateau qui se passe mal. Il me parle de cinq morts noyés. De son envie de continuer jusqu'en Angleterre, juste trouver du travail. Je l'accompagne dans une boulangerie et on achète son déjeuner. Les jours suivants, il y aura de plus en plus de réfugiés à mesure qu'on se rapproche de la France. Les villes prennent des couleurs et de la vie avec elles. Je me rends compte que cette diversité, même si je ne la côtoie que de loin, me fait plaisir et j'aime déambuler dans ces quartiers vivants où les gens sont dehors, à discuter, fumer une clope ou boire un thé. À l'hôtel où je loge, je prends mon petit déjeuner dans une salle à manger propre et impersonnelle. Autour de moi, des touristes français. On dirait que les algorithmes des sites de réservations ont bien travaillé. Ils parlent de leur prochaine visite, des vacances à venir et d'un confort sordide face à la précarité grandissante de la population du sud. Encore une fois, le contraste et le fossé de notre monde me saute à la gueule. Que faire pour stopper l'hémorragie et équitablement partager nos privilèges? La question en suspens me guide lorsque j'avance et je décide de passer quelques jours à Oulx, dans une maison d'accueil d'urgence pour les migrants qui choisissent de traverser les Alpes vers la France.

Encore une journée de brouillard, le soleil continue à jouer à cache-cache en ce mois de novembre. Je retrouve mon vélo qui m'a sagement attendu à l'entrée de la ville. Je charge mes affaires et prends la route vers Vicenza. La route est assez improbable, pendant plusieurs kilomètres je suis une large avenue rectiligne, traversée par des rues parfaitement perpendiculaires. Un agencement géographique à l'américaine qui jure avec le fatras vénitien. Je rejoins une piste cyclable qui est construite sur une ancienne voie de chemin de fer. Entre les arbres, je trace alors que la pluie fait son apparition. Elle tombe de plus en plus fort et je suis très en avance pour rejoindre le couple de warmshowers qui m'attend en ville. Je fais une première halte dans l'après-midi à une dizaine de kilomètres de Vicenza, dans un bar où ne traînent que quelques habitués buvant un café en regardant la télévision. Deux heures s'écoulent durant lesquelles je lis et écris tandis que l'orage ne semble pas vouloir baisser d'intensité. Je reprends la route sous les trombes d'eau et m'arrête dans un autre bar au centre de Vicenza pour me réchauffer un peu et ne pas arriver trempé chez mes hôtes. Je suis accueilli chez Giulia et Andrea, un jeune couple très sympathique. En Italie, plus personne n'acceptait mes demandes de warmshowers et j'avais souvent comme réponse la peur d'attraper le Covid. La pandémie a fait des ravages dans la Botte et les gens ont bien pris conscience du danger. Dans les rues, tout le monde avance masqué, cette ambiance me pèse et la météo capricieuse ne m'aide pas à profiter du voyage. Heureusement, ce soir j'ai la chance de partager un agréable repas en parlant de dessin et des voyages passés ou à venir. Je m'endors dans un lit confortable et je décide de ne plus lézarder trop en chemin pour rentrer en France. Une amie me rejoint dans trois jours à Turin, je prendrais un train pour être à temps et retrouver enfin un visage connu après plusieurs semaines de rencontres.





6

LES DERNIERS COUPS DE PÉDALE

*285 kms du 24 au 31 octobre,
de Vicenza à Vizille*

Énième journée de brouillard, Giulia et Andrea partent tôt et je suis sur les routes avant huit heures alors qu'il fait encore noir et humide. Le nord de l'Italie est très industriel et je traverse des zonings commerciaux sans charme. Malgré les masques, les rues sont encore très remplies et les magasins font le plein en ce week-end d'automne. Sur la place des arènes, je me fais aborder par un Sénégalais qui me partage son errance et finit par me donner un bracelet en échange de quelques pièces. Les réfugiés sont de plus en plus nombreux et les voir démunis dans l'attente de papiers me fait encore plus me rendre compte de mes privilèges de cycliste européen. J'ai pu traverser sept frontières sans aucun problème à la simple couleur de ma peau et de mon passeport. Sans compter l'accueil chaleureux reçu par mes nombreux hôtes. Entre voyager et fuir, il y a un monde d'écart et même si nos routes nos croisent souvent, tout nous éloigne. C'est un paradoxe frustrant de partager le chemin sans pouvoir approcher l'existence de l'autre. Je m'accroche à mes idéaux de terre sans frontière et je déambule jusque dans une galerie d'art où le peintre me parle de ses tableaux oniriques où se côtoient monstres et déesses. Ses explications me paraissent voguer dans une spiritualité de comptoir peu convaincante mais je me laisse bercer par sa disponibilité et son envie de partager son art. Je cuisine dans l'hôtel qui, à l'image de mes derniers jours, est pratiquement vide.

Je pars pour Brescia sous le soleil. Ça faisait longtemps et ça fait du bien. Le ciel bleu me motive mais la route reste inlassablement plate, monotone et beaucoup trop fréquentée, même en ce dimanche matin. J'arrive avant midi au sud du lac de Garde où les retraités viennent se balader dans leurs plus beaux habits. C'est chic, propre et les montagnes proches me rappellent Genève. Malgré le ciel bleu, l'eau est bien trop fraîche pour moi et je reste au chaud face à ce turquoise qui me nargue. En arrivant à Brescia, je crève une nouvelle fois. Foutu morceau de verre qui a percé mon pneu. Je suis déjà en ville et les gens déambulent en masse en attendant quelque chose. Pour les trois derniers kilomètres, je

pousse mon vélo en me fauflant parmi des passants. Aujourd'hui, c'est l'arrivée de la Mille Miglia, une course automobile Brescia-Rome-Brescia. Les voitures anciennes reproduisent le tracé historique d'une course prestigieuse qui se tenait chaque année entre 1927 et 1957. Je suis trop en avance pour voir les voitures arriver et cet engouement me laisse de marbre. Plus tard, alors que je me balade dans cette ville de deux cent mille habitants, je verrais quelques voitures garées et des pilotes dégustant une bière aux terrasses des cafés. C'est le dernier jour avant l'instauration du couvre-feu à dix-huit heures, les gens en profitent une dernière fois et les bars comme les verres sont remplis à l'heure de l'apéro.





Le lendemain, je rentre dans un café pour prendre mon petit déjeuner car la télé est branchée sur un reportage animalier. Ça a l'air sympa, je m'installe face à l'écran et attend mon cioccolata calda lorsque d'autres clients font leur entrée et ne semblent pas se satisfaire du documentaire. La serveuse s'arme de sa télécommande et zappe jusqu'à tomber sur des clips de chansons populaires. Pas de chance pour moi, je ne m'attarde pas, retourne finir mon sac à l'hôtel et me dirige vers la gare pour prendre le train vers Turin.

Dans le train, je suis entouré de cyclistes. Les vélos s'emboîtent tant bien que mal entre les wagons mais pour tous mes collègues d'un jour, il ne s'agit pas de partir en promenade. Avec leurs gros sacs isothermes, les livreurs se préparent à une journée de travail. Flanqués du logo Uber, ils se dirigent vers Milan avec l'espoir d'enchaîner les courses et de faire rentrer un salaire souvent précaire. Je continue jusque Turin et je découvre une gigantesque métropole proche des Alpes. Mon auberge



est ultra moderne. Construite il y a moins d'un an dans un bâtiment industriel fait de béton et de briques, elle a toutes les qualités que recherche le voyageur d'un jour. Les cinq étages sont désespérément vides et après avoir déposer mes affaires, j'ai le temps de faire une lessive en attendant Manue. Pendant que mon linge sèche, je pars découvrir le Bunker, un centre culturel au sud de Turin. Il ne faut pas faire preuve de beaucoup d'imagination pour se dire que j'aurai aimé me boire une bière dans cette friche volontairement peu entretenue. Les jardins partagent l'espace avec les constructions insolites et les graffs de Smerg et Pixel Pancho. Faute de pouvoir m'installer en terrasse, je mitraille de photos ce lieu insolite.

Les graffitis sont, comme dans chaque grande ville, l'occasion d'orienter mes pérégrinations et c'est en suivant un parcours des oeuvres de Milo qu'on arrive sur le marché de Foronì. Manue m'a rejoint hier soir et on découvre ensemble la capitale du Piémont. Le marché est foisonnant de vie et de couleurs, ça fait du bien de retrouver un peu d'animation. Dans

l'excitation, on craque sur des champignons qui nous font saliver. Le vendeur en met quelques uns dans un sac plastique qu'il nous tend en nous annonçant le prix : dix-sept euros. Aoutch, ce plaisir hors budget nous fait marrer et on cuisine nos pâtes en écoutant le verdict de Macron qui tombe comme une nouvelle sanction en cette fin de voyage : confinement !



Il me reste quatre jours pour rentrer quelque part passer le mois de novembre. On s'organise avec les copains pour se retrouver dans le sud-ouest, il faut que je traverse toute la France. Impossible de finir le trajet en vélo, je prends la décision d'encore utiliser le train pour aller jusqu'à Oulx, proche de la frontière française. De là, je finirai la route jusque Grenoble avant de rejoindre mes amis en covoiturage. Mais en attendant, on profite encore de la liberté qu'offre l'Italie et des rencontres qu'on peut avoir à l'auberge. Moustapha est marocain, il est en Italie depuis plusieurs années et habite à l'auberge en cherchant du travail dans le bâtiment. On parle de sa vie, de cet exil qui a tissé son caractère mais c'est surtout à travers un sujet plus léger qu'il veut témoigner : l'alimentation. Sur base de vidéos Youtube, il nous fait un cours sur ce qu'on doit manger pour être en bonne santé, comment le cuire et à quelles quantités. On ne comprend pas tout mais on goûte, plus que sceptiques, les gigantesques olives qu'il mange crues et encore dures.

J'abandonne Manue et part pour cette journée qui marquera mon retour en France. J'avais entendu parler de Oulx par un ami à moi qui connaissait un squat hébergeant les migrants voulant traverser la frontière. J'avais tenté de prendre contact avec eux mais suite au confinement soudain, je n'ai pas pris le temps de passer voir les lieux. Dans le train, la police vérifie mes papiers d'identité et je sens que j'approche d'une zone tendue. Je remonte sur mon vélo et part à l'assaut du col de l'Échelle, une route empruntée par les migrants. En grim pant cette route en lacets, je mesure l'ampleur de la mission que ces femmes et ces hommes endurent pour rentrer en France. C'est épuisant et j'ai pourtant la chance d'être sous le soleil. En plus, la route est fermée pour cause de travaux et je suis tout seul pour profiter de la vue. Juste avant le col, les ouvriers déjeunent et je leur demande en anglais si je suis déjà en France. Bien sur qu'ils m'affirment, leur jambon-beurre aux lèvres. Pour moi, encore une frontière virtuelle que je traverse sans encombre. Plus tard, j'apprendrai que les policiers patrouillent en permanence la zone pour empêcher les migrants de passer.

Il me reste une vingtaine de kilomètres pour rejoindre Briançon, ville fortifiée et point de passage des migrations où chaque jour, des réfugiés tentent d'arriver en France en traversant les Alpes. Je suis passé par le Col de l'Échelle, point de passage privilégié de ces marcheurs qui viennent d'ailleurs. En coup de vent, je prendrais contact avec le Refuge Solidaire, un lieu d'accueil d'urgence mis en place par certains habitants de Briançon pour offrir un peu de chaleur et de dignité à tous ces exilés qui débarquent des montagnes. J'y retournerai début 2021 pour passer trois semaines intenses à cotoyer cette réalité silencieuse et pourtant révélatrice des paradoxes de notre société

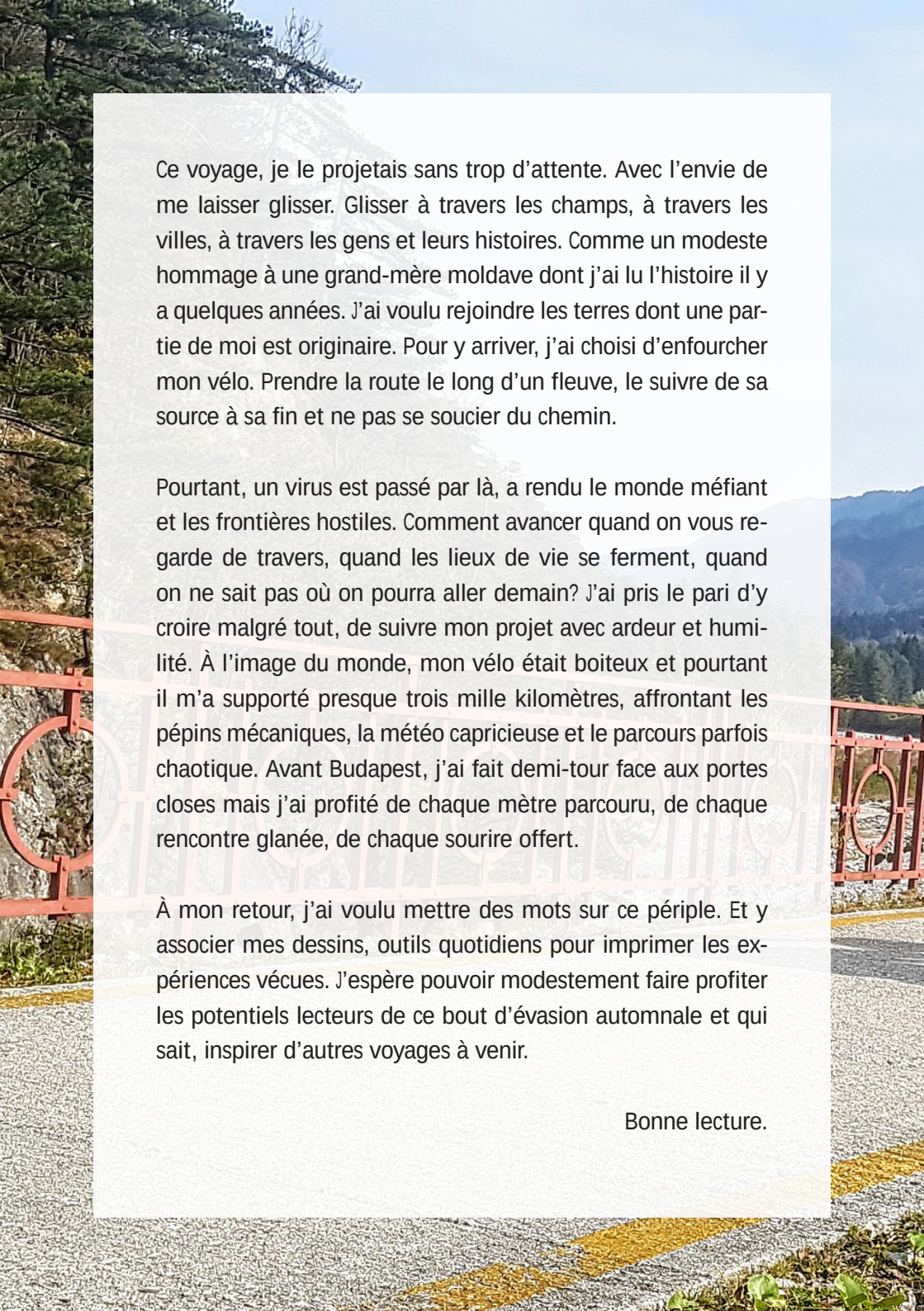
Mais fin octobre, je suis accueilli chez Amélie et Simon qui habitent dans une partie du fort. Au sommet de la ville, une vieille caserne militaire était à l'abandon depuis des années quand leur collectif a proposé de racheter les lieux à la mairie en 2013. Ils se sont retroussés les manches et ont rétapé les lieux pour en faire une dizaine d'appartements cosys. Des artisans vivent là et profitent notamment de l'espace pour produire de la délicieuse bière artisanale. Ils ont aussi aménagé un espace au rez-de-chaussée leur servant de bar et de salle de concert ou de répétition. Avec eux, je passe une superbe dernière soirée et le lendemain, Simon me propose de me déposer au col du Lautaret. Grâce à lui, je m'évite cette ascension et gagne quelques heures de sommeil. Au sommet, la vue est grandiose. La neige a déjà largement fait son apparition mais pour l'heure, c'est un ciel bleu qui accompagne ma descente. Malheureusement, mon pneu se déchire littéralement. Je m'arrête, change de chambre à air mais je me rends bien compte que le problème est autrement plus sévère. Je tiens quelques kilomètres avant une nouvelle crevaisson. Nouveau changement et je tente une réparation digne des plus grands bricoleurs : j'enroule une chaussette autour de la chambre afin qu'elle ne touche pas directement le sol. Mon pneu est tout gonflé, ça ne ressemble plus à grand chose cette fin de voyage. En plus, je commence à avoir froid dans cette descente qui est finalement plutôt à l'ombre en cette fin de matinée.



Heureusement, la réparation tient le coup, je me fais léger sur le vélo et essaye d'éviter cailloux et trous dans la chaussée. C'est à cinq kilomètres de Vizille que le pneu se dégonfle une dernière fois. Le train est dans une heure, je pousse mon vélo et embarque en direction de Monestier de Clermont, dans le Trièves, où je rejoindrais des amis et de leur laisser mon vélo usé pour me confiner de l'autre côté de la France.







Ce voyage, je le projetais sans trop d'attente. Avec l'envie de me laisser glisser. Glisser à travers les champs, à travers les villes, à travers les gens et leurs histoires. Comme un modeste hommage à une grand-mère moldave dont j'ai lu l'histoire il y a quelques années. J'ai voulu rejoindre les terres dont une partie de moi est originaire. Pour y arriver, j'ai choisi d'enfourcher mon vélo. Prendre la route le long d'un fleuve, le suivre de sa source à sa fin et ne pas se soucier du chemin.

Pourtant, un virus est passé par là, a rendu le monde méfiant et les frontières hostiles. Comment avancer quand on vous regarde de travers, quand les lieux de vie se ferment, quand on ne sait pas où on pourra aller demain? J'ai pris le pari d'y croire malgré tout, de suivre mon projet avec ardeur et humilité. À l'image du monde, mon vélo était boiteux et pourtant il m'a supporté presque trois mille kilomètres, affrontant les pépins mécaniques, la météo capricieuse et le parcours parfois chaotique. Avant Budapest, j'ai fait demi-tour face aux portes closes mais j'ai profité de chaque mètre parcouru, de chaque rencontre glanée, de chaque sourire offert.

À mon retour, j'ai voulu mettre des mots sur ce périple. Et y associer mes dessins, outils quotidiens pour imprimer les expériences vécues. J'espère pouvoir modestement faire profiter les potentiels lecteurs de ce bout d'évasion automnale et qui sait, inspirer d'autres voyages à venir.

Bonne lecture.